

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

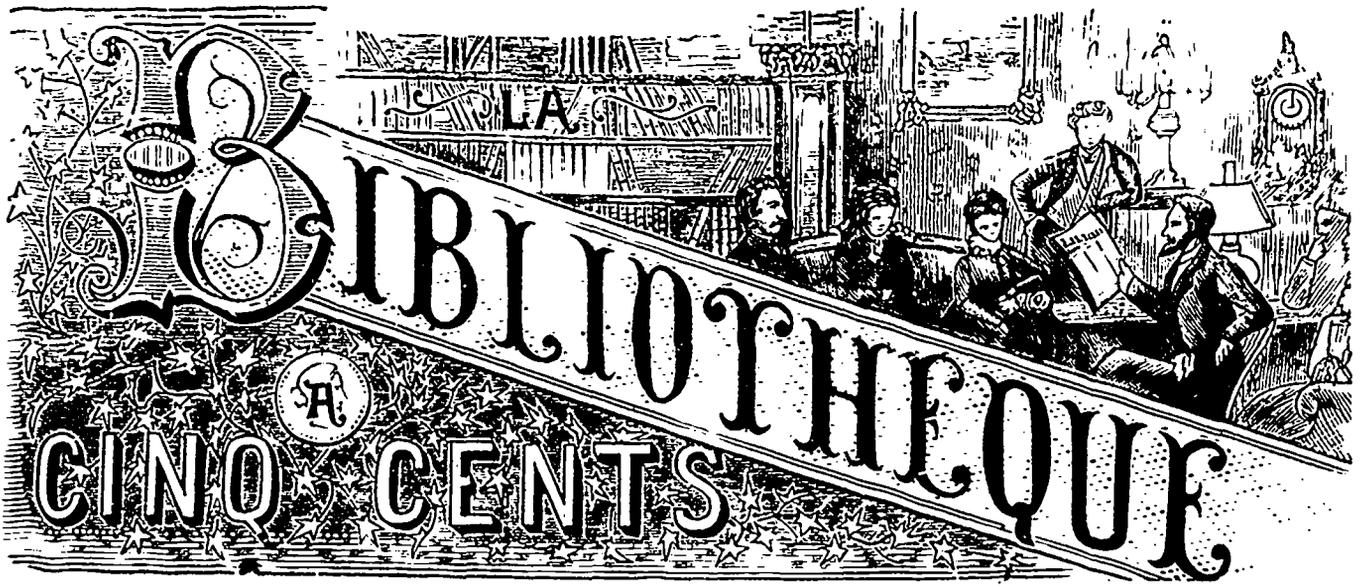
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur  |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc.. have been refilmed to ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.   |   |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publié par POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>., 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN  
\$2.50 }

MONTREAL, 30 JUIN 1887

{ UN NUMERO  
5 CENTS }

No. 12

# PAULA BALTUS

Quatrième Série du MÉDECIN DES FOLLES, par Xavier de Montépin



Voilà comment en dix minutes on gagne vingt mille francs.

# PAULA BALTUS

## QUATRIÈME SÉRIE DU "MÉDECIN DES FOLLES"

### I

#### LA VISITE A LA FOLLE

Lorsque Frantz Rittner eut permis à Edmée de voir sa pauvre mère, un flot de sang colora le visage de la jeune fille : l'unique joie qui pût naître et se manifester dans de si lamentables circonstances la fit tressaillir.

— Venez... répéta le docteur, mais vous me promettez d'être calme ?

— Ah ! je vous le promets, monsieur... répliqua la jeune fille en se roidissant contre son émotion écrasante. Comptez sur ma volonté !

— Je vous montre le chemin... dit Rittner en quittant le salon d'attente.

Edmée, s'appuyant sur le bras que Fabrice venait de lui offrir, suivit le docteur.

M. Delarivière marchait derrière eux.

Tous les quatre traversèrent le jardin.

La jeune fille, silencieuse et recueillie, regardait ces grands arbres pleins de chants d'oiseaux, ces allées ombreuses aussi belles que les avenues du petit parc de Neuilly, ces pelouses d'un vert d'émeraude, entourées de fleurs aux tons éclatants, ces eaux limpides que les feux du soleil faisaient chatoyer. Tout ce gracieux ensemble contrastait de façon étrange avec la nature même de l'établissement ; on s'expliquait mal un cadre si radieux pour un tableau si triste...

Soudain l'aspect se modifia.

Après avoir franchi le dernier rideau de verdure, on arrivait aux bâtiments de la maison de santé proprement dite.

Là plus de gazons, plus de fleurs, plus d'eaux jaillissantes.

En voyant ces vastes constructions mornes, en forme de croix, et dont toutes les fenêtres étaient garnies de barreaux solides, comme celles d'une prison, Edmée chancela : une sorte de brouillard obscurcit ses regards, un frisson nerveux courut sur son épiderme.

— Courage, chère cousine !... murmura Fabrice à son oreille.

— Oh ! répondit-elle, j'en ai, du courage... Mais tout cela est étrangement lugubre...

Et il lui fallut faire un violent effort pour empêcher ses larmes de jaillir.

Rittner ouvrit une porte pratiquée dans la grille qui séparait le parc de l'habitation des malades.

Il prit à sa chaîne de montre un petit sifflet d'argent dont il tira à deux reprises un son bref et très doux.

C'était le signal en usage pour appeler l'une des infirmières de la deuxième section.

Une jeune femme en robe brune, portant un grand tablier blanc à poche sur la poitrine, ainsi que les infirmiers des hôpitaux, s'empressa d'accourir, un trousseau de clefs à la main.

Elle s'arrêta devant le docteur, dans une attitude interrogative.

— Nous allons à la chambre n° 5... lui dit Rittner... Passez devant...

Elle fit volte-face et, marchant la première, s'engagea dans un vaste couloir qui divisait chacune des travées du bâtiment en deux parties.

À droite et à gauche se voyaient, à intervalles égaux, des portes numérotées.

On suivit ce couloir, on gravit un large escalier et on arriva à la galerie du premier étage, semblable à celle du rez-de-chaussée et garnie comme elle de nombreuses portes numérotées et munies de guichet s'ouvrant depuis le dehors.

— La pensionnaire du cinq est-elle calme depuis ma visite ? demanda Rittner à l'infirmière qui répondit :

— Oui, monsieur le docteur... Elle n'a pas bougé... Je crois qu'elle dort...

— Ouvrez le guichet, reprit Frantz en faisant halte en face de la porte sur laquelle se voyait le numéro désigné.

L'infirmière choisit dans son trousseau une sorte de clef, ou plutôt d'instrument que les serruriers nomment *carré* et qui servait pour tous les guichets.

Elle l'introduisit dans la serrure et fit jouer le ressort ; le guichet, dont les serrures étaient huilées soigneusement, s'ouvrit sans bruit.

Le docteur s'approcha de l'étroite ouverture et jeta un coup d'œil dans l'intérieur de la chambre.

Ce fut l'affaire d'un instant.

— Elle dort, dit-il à voix basse, en se tournant vers la jeune fille. Venez et regardez, mademoiselle...

Edmée ne se le fit pas répéter et bondit au guichet.

— Pas un mot... ajouta Rittner, et surtout pas un cri !... Soyez maîtresse de vous-même !

L'enfant, collant son visage à l'ouverture béante et ne respirant plus, regardait avidement sa mère.

Jeanne à demi couchée dans un large fauteuil, juste en face de la porte, et les deux mains croisées sur sa poitrine, dormait d'un calme sommeil.

Elle était vêtue d'un peignoir de laine blanche sur lequel s'épandaient comme un flot de soie ses grands cheveux blonds épars.

La blancheur d'ivoire de ses joues donnait à sa beauté un caractère bizarre et presque effrayant. Un cercle de bistre entourait ses paupières. Ses lèvres n'avaient point de sang.

Si le souffle léger qui soulevait sa gorge n'avait prouvé la vie, on aurait pu la croire morte.

Pendant deux ou trois minutes Edmée dévora des yeux sa mère.

Tout à coup, brusquement, elle quitta le guichet, vint à Rittner et lui prit les mains.

— Docteur, dit-elle, vous l'avez vu, je suis très calme, je suis très forte... Aucune parole n'a décelé mon émotion, et pas un cri n'a trahi ma douleur, donc, vous voyez qu'on peut compter sur moi...

— Aussi, mademoiselle, répliqua Frantz, j'ai fait ce qui dépendait de moi pour vous satisfaire.

— Sur la vie de ma mère, poursuivit Edmée, je vous jure de ne pas prononcer un mot, je vous jure de ne pas pousser un soupir, de ne pas verser une larme... Docteur ouvrez-moi cette porte.

En disant ce qui précède, la jeune fille était bien pâle, aussi pâle que Jeanne, mais son regard était tranquille, sa voix ferme, elle ne tremblait plus.

M. Delarivière tressaillit

Le docteur et Fabrice se regardèrent stupéfaits.

— Que me demandez-vous là, mademoiselle ? balbutia Rittner à qui son sang-froid habituel faisait défaut pour une seconde.

— Je vous demande de m'ouvrir cette porte.

— Eh ! mademoiselle, c'est impossible !

— Vous me disiez déjà cela tout à l'heure quand il s'agissait de me laisser voir ma mère... C'était possible, cependant !... Ce que j'attends de vous l'est.

— Mais, reprit le docteur, si je consentais, que voulez-vous donc ?

— Je veux embrasser ma mère, ou plutôt je veux effleurer de mes lèvres non pas son front, mais ses cheveux... oh ! si légèrement qu'elle ne sentira rien... Une mouche en volant, l'éveillerait plutôt... Voilà ce que je veux, docteur. Ouvrez-moi cette porte !

— Edmée... Edmée... prends garde !... murmura M. Delarivière avec angoisse. Sois prudentel... Souviens-toi que le docteur a parlé d'un péril...

— Ah ! répliqua la jeune fille, sois sans crainte ! Est-ce que je voudrais tuer ma mère ?... Je vous répète que je n'interromprai pas son sommeil !... Docteur, au nom du ciel, ouvrez-moi !

L'œil de Rittner interrogea de nouveau Fabrice.

Le jeune homme répondit par un haussement d'épaules qu'on pouvait interpréter de cette façon :

—Laissez-la faire ! adieu ce pourra...

Du moins Frantz le comprit ainsi, car il dit à l'infirmière :  
—Ouvrez !...

La jeune femme prit une nouvelle clef dans le trousseau dont elle ne se séparait point, et la porte tourna sur ses gonds silencieusement, comme avait joué le guichet sur ses charnières.

Jeanne ne faisait pas un mouvement.

Edmée allait franchir le seuil. Frantz l'arrêta par le bras et lui glissa dans l'oreille ces mots :

—N'oubliez pas qu'un brusque réveil serait peut-être la mort pour elle !

La jeune fille secoua la tête pour indiquer qu'elle n'oubliait rien, et marchant sur la pointe des pieds, foulant à peine le tapis dont l'épaisseur assourdissait encore le bruit si faible de sa marche, elle entra dans la chambre et se dirigea vers le fauteuil où reposait Jeanne endormie.

Les quatre personnages restés dans la galerie offraient au moment des attitudes bien dissemblables.

La physionomie de Fabrice exprimait une sombre inquiétude. Il lançait au docteur des regards furibonds. Frantz, en effet, l'avait mal compris. Son mouvement d'épaules ne signifiait point : "*Laissez-la faire !*" mais : "*Gardez-vous bien de céder au caprice de cette enfant. n'ouvrez pas.*"

Rittner regardait curieusement, comme s'il allait assister à quelque expérience intéressante.

L'infirmière, absolument blasée sur les scènes dramatiques dont les maisons de santé sont si souvent le théâtre, suivait d'un œil distrait les mouvements d'Edmée.

M. Delarivière, se cramponnant des deux mains aux montants de la porte, avait le visage bouleversé, les veines de ses tempes se gonflaient, à mesure que la jeune fille se rapprochait de Jeanne, il semblait s'absorber lui-même un peu plus dans une douloureuse agonie.

Trois pas à peine, désormais, separaient Edmée de sa mère...

## II

### LA VISION DU BOURREAU

Edmée avança de deux pas encore puis, se laissant tomber à genoux, fit le signe de la croix et se mit à prier tout bas.

La douce enfant, dans un élan d'ardente foi, demandait un miracle au Dieu de miséricorde et de bonté.

M. Delarivière, imitant sa fille, avait ploqué le genou comme elle sur le seuil de la chambre et pria aussi.

Fabrice, dominé malgré lui par la grandeur inattendue de ce spectacle, s'inclinait dans une attitude respectueuse.

Quand Edmée eut fini sa prière courte et fervente elle se releva et, s'appuyant d'une main sur le bras du fauteuil, elle pencha sa tête blonde et effleura des lèvres une des mèches de cheveux épars qui couvraient à demi le front de sa mère.

Le contact était si léger que l'aile d'un papillon, prise entre la bouche de la jeune fille et la chevelure de Jeanne, n'aurait pas perdu un atome de son duvet, et cependant l'effet produit fut instantané.

La folle tressaillit de tout son corps, comme sous le jet d'un puissant fluide électrique.

Elle ouvrit les yeux, fit entendre un gémissement sourd et se dressa tout d'une pièce.

Son regard avait une expression étrange.

Edmée frissonna.

—Ce que je craignais !... murmura Frantz.

—Que faire ? demanda Fabrice à voix basse.

—Silence ! commanda le docteur.

M. Delarivière semblait anéanti.

L'infirmière se tenait prête à intervenir si la crise inévitable tournait à la folie furieuse.

Edmée, immobile et muette, tendait vers sa mère ses mains jointes avec un geste suppliant.

Pendant quelques secondes les yeux de Jeanne se fixèrent sur sa fille. Son front était plissé ; ses lèvres s'agitaient ; on eût dit qu'un grand travail se faisait dans son esprit.

—Si Dieu laissait le miracle s'accomplir !... se disait Edmée. Si elle allait me reconnaître !

Tout à coup le regard de Jeanne, se détachant du visage de son enfant, effleura successivement sans les voir les personnages groupés sur le seuil, parcourut l'intérieur de la chambre et se dirigea vers la fenêtre garnie de barreaux par où la lumière et le soleil entraient à flots.

Elle marcha vers cette fenêtre, lentement et du pas automatique d'une somnambule ; elle fit le geste de l'ouvrir ; puis, penchant un peu la tête, elle parut prêter l'oreille à des bruits perceptibles pour elle seule, tandis que son visage pâle exprimait une attention profonde.

Ses lèvres s'agitaient toujours.

Un murmure s'en échappait, vague d'abord comme les bégayements inarticulés d'un petit enfant, mais dans lequel il fut bientôt possible de distinguer des mots.

—Écoutez ! disait-elle, écoutez ! Entendez-vous ? Quel est ce bruit ? pourquoi ces coups répétés qui sonnent si lugubrement dans le silence de la nuit ?... Ah ! vous ne savez pas ?... Eh bien, regardez et vous comprendrez. Voyez-vous ces hommes noirs faisant leur œuvre de ténèbres sous les feux tremblants des torches ? Ce sont les aides du bourreau dressant la guillotine... Regardez... écoutez encore... La foule se tait... les roues grincent sur le pavé... la voiture s'arrête... le condamné monte à l'échafaud... le condamné... le condamné... l'homme qui va mourir...

Jeanne s'interrompit.

Ses yeux s'étaient détournés de la fenêtre et se fixaient maintenant sur le tapis de sa chambre, presque à ses pieds.

Ce spectacle hideux auquel la pauvre femme croyait assister, c'est en elle-même qu'elle continuait à le voir...

Elle reprit :

—L'homme qui va mourir ! Quel est-il ? Si je pouvais contempler son visage... Mais je ne peux pas... je ne peux pas... Ah ! le prêtre s'écarte... Je vois l'homme !... Dieu du ciel !... C'est lui !... Non, ce n'est pas possible, et c'est vrai cependant... C'est lui ! Il va parler... Quel silence ! il parle... Innocent !... Je le savais bien !... Entendez-vous ? il est innocent ! Ne le tuez pas ! ne le tuez pas !... Le bourreau s'empare de lui ! C'est une infamie ! C'est un crime !... L'innocent va mourir et le bourreau sera le meurtrier ! Non ! non ! je ne veux pas...

Jeanne était haletante ; sa voix rauque s'échappait avec des sifflements de sa gorge contractée ; de grosses gouttes de sueur coulaient sur ses tempes ; ses mains s'agitaient dans le vide.

—Tous l'abandonnent ! balbutia la malheureuse femme. Eh bien, moi, je le défendrai !... Bourreau, je t'arracherai ta proie !...

Et dans le paroxysme du délire, secouant ses cheveux autour de sa tête ainsi que des serpents, elle engagea un effroyable lutte contre un adversaire invisible, se glissant comme une panthère, se heurtant aux murailles, poussant de sourdes plaintes et de rauques exclamations, tantôt victorieuse et tantôt vaincue, mais effrayante de force nerveuse.

Soudain le hasard de cette lutte imaginaire la mirent en face de sa fille.

Elle s'arrêta, vibrante, et avec une indicible expression de haine, elle s'écria :

—Bourreau, te voilà donc !... Ah ! cette fois je te tiens, et tu ne m'échapperas pas !

Et elle s'élança sur Edmée qui, changée en statue par la terreur, ne fit pas même une tentative pour éviter le choc.

La pauvre enfant était en péril de mort.

Le souffre haletant de la folle l'effleurait déjà. Ses mains crispées allaient la prendre à la gorge et l'étrangler. Une lueur d'infamale joie s'allumait dans les prunelles de Fabrice...

Frantz Rittner se jeta, prompt comme la foudre, contre la mère et la fille. Il saisit les bras menaçants de Jeanne, il la réduisit à l'impuissance, quoiqu'elle tentât de lui résister, et, plongeant dans ses yeux le regard fixe et magnétique du dompteur imposant sa volonté aux bêtes fauves, il la contraignit à s'abattre, halotante et brisée, dans le grand fauteuil où quelques minutes avant cette hideuse scène elle dormait.

—C'est fini, dit-il alors. La crise est passée, mais jamais mademoiselle ne verra la mort de plus près.

—Décidément, pensait Fabrice avec rage, mon cher associé commettra toutes les maladrances aujourd'hui !... Il lui suffisait de s'abstenir, et la mère me débarrassait de la fille, et la fortune de mon oncle était à moi tout entière !...

M. Delarivière avait pris dans ses bras Edmée défaillante, et la serrait sur son cœur à l'étouffer.

Jeanne, renversée en arrière, grelottait comme un fiévreux de la campagne de Rome...

La nature de son égarement venait de changer. Ses traits n'exprimaient plus la colère, mais une douleur poignante.

—Dieu est sans pitié... balbutia-t-elle, ils ont tué l'innocent...

Les plours inondèrent son visage ; un long sanglot souleva sa poitrine et s'acheva dans un éclat de rire.

—Avant cinq minutes elle sera tout à fait calme. reprit Frantz Rittner. Les nerfs sont détendus... le sommeil va venir. Je me reproche amèrement ma faiblesse. Rien de tout cela n'aurait eu lieu si j'avais résisté, comme je le devais, à des prières insensées... Retirons-nous... Pour les maladies de l'intelligence, la solitude est le grand remède.

Le banquier s'empressa d'entraîner, ou plutôt d'emporter sa fille hors de la cellule qui, maintenant plus que jamais, lui faisait l'effet d'une tombe.

Frantz les suivit et l'infirmière, impassible et docile, ferma silencieusement la porte et le guichet.

Nos quatre personnages regagnèrent le salon d'attente à pas lents et sans échanger un parole.

Edmée, pâle comme une morte, se soutenait à peine et de grosses larmes coulaient une à une sur ses joues.

—Mademoiselle est très ébranlée... dit le docteur, je vais lui préparer un cordial qui la remettra sur-le-champ.

Il entra dans un petit laboratoire attenant au cabinet du médecin adjoint et il en ressortit presque aussitôt, portant sur un plateau de métal un verre rempli d'un liquide transparent et faiblement rosé qu'il présenta à la jeune fille.

Edmée but ce liquide jusqu'à la dernière goutte et fut aussitôt soulagée. Elle respira librement ; les couleurs revinrent à ses joues.

—Ne vous alarmez point outre mesure, mademoiselle, reprit Rittner ; la crise dont vous venez d'être témoin, crise provoquée par votre imprudence et par la miènné, et la conséquence naturelle de l'état de votre chère malade... Il n'en faut rien conclure de funeste... La situation reste la même et ne s'est point aggravée...

—Ainsi, demanda le banquier d'une voix émue l'espoir est encore permis ?

—Sans doute...

—Et vous croyez toujours la guérison possible ?

—Ce que je pensais hier, je le pense aujourd'hui...

—Ah ! que vous me faites de bien en me parlant ainsi ! s'écria le vieillard ; tout me semblait perdu...

Frantz Rittner prit M. Delarivière par le bras, l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre, de manière à n'être entendu que de lui seul, et répliqua :

—Rien n'est perdu, je vous en donne ma parole ; mais je vous dois l'entière vérité sur un autre sujet... Mademoiselle votre fille me cause une sérieuse inquiétude. Sa nature impressionnable et nerveuse ressemble à celle de sa mère... Cette enfant vient de recevoir un coup dont l'impression persistante deviendrait bientôt dangereuse...

—Oh ! mon Dieu, balbutia le vieillard avec effarement. Faut-il trembler aussi pour Edmée ?...

Le médecin des folles secoua la tête.

—Ne vous alarmez point sans raison... dit-il ; un mal de cette nature, pris dès son origine, est vaincu d'avance... combattez l'idée fixe et tout ira bien...

—La combattre ? répéta M. Delarivière. Et Comment ?

—Par le plus simple de tous les moyens...

—Lequel ?

—La distraction.

—Je vous comprends... murmura le banquier ; mais ce moyen, si simple en apparence, est en réalité d'une application bien difficile...

—Pourquoi ?

—Après la scène désolante dont nous venons d'être témoins, et dans la disposition d'esprit où se trouve la pauvre enfant, voudra-t-elle se distraire ?

—Il faut l'y contraindre...

—Eh ! monsieur, puis-je offrir à ma fille des plaisirs bruyants, puis-je l'accompagner à des réunions joyeuses, quand nous portons dans notre cœur le deuil de sa mère vivante ?...

—Je ne vous parle point de fêtes mondaines... répliqua le docteur, votre présence en ce moment y serait choquante, j'en conviens... Il suffira d'éviter l'isolement, d'entretenir des relations fréquentes avec quelques amis, et d'occuper l'esprit de mademoiselle Edmée des choses brillantes et futiles qui plaisent tant aux jeunes filles, les modes, les chevaux, la musique et les arts... Votre grande fortune rend tout cela facile...

—Merci de ces conseils, monsieur... je vous promets de les suivre docilement.

—Envoyez-moi votre neveu chaque jour... continua Frantz. Il vous donnera des nouvelles de votre chère malade ; mais ne revenez vous-même que sur mon invitation formelle... les résultats d'une imprudence peuvent être désastreux... vous en avez eu la preuve aujourd'hui...

M. Delarivière promit de se soumettre, et les trois visiteurs quittèrent la maison de santé.

—Où allons-nous maintenant, mon oncle ? demanda Fabrice en remontant en voiture.

—Mais d'abord, répliqua le vieillard, chez quelque couturière en vogue. Tu dois en connaître...

—De réputation, oui, mon oncle...

—Conduis-nous chez la plus célèbre... ta cousine a besoin d'une demi douzaine de costumes plus coquets les uns que les autres...

—Père, murmura timidement Edmée, si tu voulais me faire un grand plaisir, nous remettrions cela à plus tard...

—Pourquoi remettre, ma chérie ?

—Le moment est-il bien choisi pour nous occuper de toilettes ?

Mais oui, mignonne... Oh ! je devine ta pensée et voici ce que j'y réponds : Je veux, quand ta mère bien-aimée reviendra près de nous, ce qui ne tardera guère, qu'elle puisse être orgueilleuse non seulement de ta grâce et de ta beauté, mais de ton élégance... Ai-je raison ?...

Oui, père, et, puisque tu le désires, commandons des costumes... Mais je n'aurai de plaisir à les porter que quand ma mère pourra les voir.

La séance chez la grande couturière dura plus d'une heure.

Il s'agissait de choisir les étoffes, les nuances et les façons, ce qui n'était point une affaire de peu d'importance ; toutes mes jolies lectrices seront de cet avis.

Edmée, presque à son insu, oublia momentanément sa préoccupation douloureuse, et cette pensionnaire à peine émancipée fit preuve du goût le plus sûr et du tact le plus exquis.

La grande couturière daigna s'écrier :

—Je serai vraiment heureuse d'habiller mademoiselle !... Mademoiselle est une enfant qui me fera beaucoup d'honneur !

En quittant les salons installés avec un luxe princier, et qu'on aurait nommés jadis : *Le temple de la mode*, Edmée était un peu moins triste.

Frantz Rittner avait eu raison.

La coquetterie chez les filles d'Eve est une passion innée

qui, lorsqu'elle trouve à se satisfaire, triomphe de tout, même du chagrin. Les exceptions ne font que confirmer la règle.

Plus d'une jeune femme, pleurant sincèrement un mari très aimé, s'est trouvé mentalement que le noir ne l'enlaidissait pas, et n'a pu s'empêcher de sourire à sa gracieuse image habillée de grand deuil.

Pour la seconde fois Fabrice demanda :

— Où allons-nous, mon oncle ? ...

— Chez mon banquier, qui est en même temps mon vieil ami... répondit M. Delarivière. Il te faut de l'argent pour payer aujourd'hui même, entre les mains du notaire, l'acquisition de Neuilly...

— C'est juste... fit le jeune homme, et il donna l'adresse au cocher.

La maison de banque Jacques Lefebvre était située rue Saint-Lazare dans un vaste hôtel dont les bureaux occupaient le rez-de-chaussées tout entier. M. Delarivière descendit de voiture avec sa fille et son neveu. Sous le vestibule un huissier en habit noir et en souliers à boucles d'argent lui posa cette question :

— A qui monsieur a-t-il affaire ? au caissier ? au fondé de pouvoirs ? ou à M. Lefebvre lui-même ?

— A M. Lefebvre lui-même... répondit le visiteur, remettez-lui, je vous prie, ma carte...

Le patron de la grande maison connue du monde entier travaillait dans son cabinet.

En lisant le nom tracé sur la carte il s'écria, royalement de joie :

— Maurice Delarivière !... Amenez-le sans perdre une minute...

Et, quittant son siège, il attendit le nouveau venu sur le seuil du cabinet, lui saisit les mains, et les serrant à les briser balbutia avec émotion :

— Comment, c'est toi, mon cher vieux camarade ! Ah ! quelle bonne surprise et que je suis heureux de te voir ! Entre vite !

Il s'interrompit pour saluer Edmée.

— Mademoiselle Delarivière, sans doute ? reprit-il.

— Oui, cher ami... ma fille.

— Adorable ! une fleur à peine éclosée ! un bouton de rose ! Mes compliments !... Oh ! ce joli petit ange-là sera facile à marier... Si tu veux, je m'en charge...

Edmée devint pourpre.

— Rien ne presse... répondit son père en souriant.

— Quand tu voudras... poursuivit Jacques Lefebvre. Dispose de moi à ton heure, tu me feras plaisir... Ah ! voilà Fabrice... Bonjour, Fabrice... Une poignée de mains, neveu de mon ami... Mais où est madame Delarivière ? Comment va-t-elle ? L'as-tu laissée, cette fois, à New York ?...

Le vieillard s'attendait à cette question, aussi put-il répondre sans trop d'embarras :

— Ma femme est venue en France avec moi, mais n'a pu m'accompagner jusqu'à Paris... Je l'ai laissée chez des amis, dans le Midi... Elle est un peu souffrante...

— Rien de sérieux, au moins ?

— Je l'espère...

— Maudite soit l'indisposition qui me prive du plaisir de lui faire ma cour, car je lui fais la cour à ta charmante femme. Prends garde à toi, mon vieil ami !

Jacques Lefebvre eut un éclat de rire bon enfant et poursuivit :

— Est-ce que tu es souffrant aussi, toi, Maurice ? Je te trouve pâle...

— Souffrant, non... fatigué, oui... Le voyage a été pénible.

— Deux ou trois jours de repos, et il n'y paraîtra plus... Sais-tu bien que je n'aurais point reconnu ta fille Edmée, quoiqu'elle ressemble beaucoup à sa mère ! Comment, cette belle demoiselle est la petite espiègle qui piétinait dans mes plates-bandes et fourrageait mes roses il y a quatre ans ?... Oui, mademoiselle, oui, vous étiez la terreur de mon jardinier, et aujourd'hui vous voilà bonne à marier...

Edmée rougit de nouveau.

— Ah ça ! amanda M. Delarivière, tu es donc encore le marieur inépuisable que j'ai connu jadis ?...

— Plus que jamais !... J'aurais dû me mettre à la tête d'une agence matrimoniale. C'était ma vocation ! Gagner des millions et marier ses amis, les enfants de ses amis, les parents de ses amis, et les amis de ses amis, voilà le but de la vie !...

Jacques Lefebvre eut un nouvel accès de son bon rire jovial et Fabrice fit écho.

— Prenez garde à vous, Fabrice ! lui dit le banquier en le menaçant du doigt, vous y passerez aussi... Vous serez marié de ma main... Que voulez-vous, mes chers amis, je suis si heureux en ménage que je voudrais donner à l'univers entier un bonheur pareil au mien.

— Eh bien, mais, répliqua Fabrice, mariez votre fils.

— Je le voudrais ! Ah ! je le voudrais ! mais il met une étonnante mauvaise volonté à se laisser faire...

— Je ne t'ai pas encore demandé des nouvelles de madame Lefebvre et de Raoul... mais ta gaieté me prouve que les nouvelles sont bonnes...

— Excellentes, grâce à Dieu ! Ma femme est toujours vive, toujours alerte, toujours joyeuse... Elle ne change pas... Elle ne vieillit pas... Tu la verras !... Je ne sais si je me trompe, mais telle elle était le lendemain de notre mariage, telle la chère créature est encore aujourd'hui... Quant à mon fils, c'est un mauvais sujet ! Il est en ce moment en Russie, pour nos affaires... Il travaille comme un cheval... autant que moi... Ce qui n'est pas peu dire...

— Et tu l'appelles mauvais sujet ?

— C'est un mot d'amitié ! et puis pourquoi ne veut-il pas se marier ? Ce garçon est étonnant... Il est aussi malin que moi en affaires, et il n'a que vingt-quatre ans... Ah ! il ira loin ! Ah ça ! vous dinez avec nous... C'est entendu, je n'admets aucune fin de non-recevoir...

— Cependant... commença l'oncle de Fabrice.

— Il n'y a pas de cependant ! interrompit Jacques Lefebvre. Si tu refuses, nous nous brouillons ! Voilà mon ultimatum !...

### III

#### LE BANQUIER JACQUES LEFEBVRE.

— Mais, fit observer M. Delarivière, Edmée est en costume de pension et n'aura ses toilettes nouvelles que dans quelques jours.

— Qu'importe le costume ? s'écria Jacques Lefebvre. Mademoiselle Edmée est charmante ainsi ; il s'agit d'ailleurs d'un dîner absolument intime... J'ai hâte de présenter ta fille à ma femme, que je vais faire prévenir à l'instant même...

— Allons, puisque tu le veux, c'est convenu...

— A la bonne heure !... Naturellement Fabrice est des nôtres... Ah ! ah ! mon cher Fabrice, vous avez mené pas mal la vie à grandes guides !... on parlait de vos escapades ! Ceci n'est point un reproche, il faut que jeunesse se passe, mais, comme on chantait au Gymnase dans je ne sais plus quelle vieille pièce :

S'il est un temps pour la folle  
Il en est un pour la raison !...

Le temps de la raison est-il venu pour vous ?...

— Je l crois... répondit Fabrice.

— Il fait mieux que le croire, appuya M. Delarivière, il le prouve...

— Allons, tant mieux ! reprit Jacques Lefebvre. Bravo, Fabrice ! votre oncle vous aime tendrement... j'en sais quelque chose, moi... Il m'a parlé de vous assez souvent... Vous le complèterez de joie, j'en suis sûr, en faisant un bon mariage...

— Ah ! dit Fabrice en riant, nous y voilà !

— Certainement, nous y voilà... il faut toujours en arriver

là... Le mariage est la fin nécessaire... hors du mariage rien de sérieux... Votre oncle se chargera de la dot, et moi je vous trouverai la femme... Mais j'y pense, justement j'ai votre affaire...

— Sous la main ?...

— Vous croyez rire ?... Eh bien ! oui, sous la main... Et la preuve c'est que vous verrez ce soir la personne...

— Bah ! ce soir ?...

— Oui, à dîner... C'est une orpheline... charmante sous tous les rapports... Elle a eu de grands malheurs de famille et mérite autant d'intérêt et de sympathie que l'admiration... Superbe parti d'ailleurs et jouissant dès aujourd'hui de toute sa fortune dont le chiffre est imposant... Vous ferez connaissance... vous lui plairez, car vous êtes très bien, mon cher Fabrice, oui, très bien, sans flatterie... Vous deviendrez éperdument amoureux d'elle... le contraire me semble impossible, et d'ici à deux ou trois mois nous serons de noces...

Edmée souriait malgré sa tristesse et M. Delarivière lui-même suivait l'exemple de sa fille, tant l'entraînait matrimonial de Jacques Lefebvre offrait un côté réjouissant et d'un irrésistible comique.

— Peste ! s'écria Fabrice. Comment vous y allez !...

— Oui... oui..., je suis ainsi, moi !... jamais une minute de perdue !... il faut que ça marche carrément...

En disant ce qui précède, le banquier traçait quelques lignes sur une feuille de papier à lettre.

Il mit cette feuille sous enveloppe et frappa sur un timbre.

Un garçon de bureau parut.

Jacques Lefebvre lui tendit l'enveloppe, en disant :

— Ceci à madame... vite !... Prenez une voiture...

— Rapportera-t-elle une réponse à monsieur ?

— Non... Allez...

Le garçon sortit.

— C'est pour prévenir ma femme qu'elle aura trois convives, reprit le banquier.

— Madame Lefebvre n'est donc pas ici ?

— Non... Elle adore la campagne... Moi aussi d'ailleurs... Dès le 15 avril, même s'il gèle encore, elle va s'installer dans notre villa du parc des Princes, avenue des Princes, n° 7, où je la rejoins chaque jour aussitôt que mes affaires sont finies. C'est là que nous dînerons ce soir.

— Mon cher ami, dit M. Delarivière, ma visite d'aujourd'hui avait un double but, te voir d'abord, et te demander de l'argent ensuite...

— Parfait... Comment te faut-il ?

— Une assez grosse somme... Je viens me fixer à Paris...

— Excellente nouvelle ! Alors, tu liquides là-bas ?

— Oui.

— J'en suis bien heureux ! On ne passera plus deux ans sans te voir !...

— Certes, nous nous verrons souvent... Je vais monter ma maison, et mon neveu Fabrice veut bien accepter la surveillance des moindres détails d'une installation fort compliquée... Il se charge de tout, ce dont je lui sais un gré infini. Je te prie donc de mettre à sa disposition tout ce dont il aura besoin...

— En un mot, je lui ouvre un crédit sur ta maison...

— Jusqu'à concurrence de ?...

— Je ne formule aucun chiffre... Crédit illimité.

— C'est entendu. As-tu donné procuration à Fabrice ?

— Pas encore, mais je la donnerai.

— Il le faut pour la régularité des affaires... En attendant je payerai sur sa simple signature.

Jacques Lefebvre tira de son bureau un carnet qu'il tendit au jeune homme, en lui disant :

— Voici un carnet de chèque en blanc qu'il vous suffira de remplir et de faire présenter à la caisse.

Fabrice mit le carnet dans sa poche avec un frémissement de joie.

M. Delarivière reprit :

— Nous avons acheté ce matin une ravissante propriété à

Neuilly Saint-James... Nous devons la payer ce soir avant six heures ; il s'agit de trois cent vingt mille francs...

— Il suffira de signer un chèque.

— As-tu mon compte sous les yeux ? poursuivit l'oncle de Fabrice.

Je l'ai dans la mémoire, à une fraction près

— Pour quelle somme suis-je crédité sur tes livres ?

— Pour trois millions six cent vingt-cinq mille francs... Veux-tu une centaine de mille francs en billets de banque ?

— Non... je n'ai pas besoin d'argent.

— Et vous, Fabrice ?

Moi, j'accepte... Je vais avoir beaucoup de comptes à régler pour mon oncle

— Alors, en me quittant, vous passerez à la caisse...

Jacques Lefebvre écrivit sur un carré de papier :

— "Cent mille francs, compte Delarivière, sur acquit Leclère" — Payez."

Et il signa.

— Voilà les cent mille francs demandés, dit-il ensuite.

Fabrice plia le papier en quatre et quitta son fauteuil.

— Tu pars ? lui demanda M. Delarivière.

— Oui, mon oncle... je dois aller chez le notaire du boulevard Haussmann.

— Est-il déjà l'heure ?

— Non, assurément, mais j'ai à m'occuper du tapissier pour compléter certains arrangements intérieurs ; j'ai à voir le carrossier, le marchand de chevaux ; il faut aussi que je trouve cocher, valet de chambre, cuisinier, valet de pied, femme de chambre, etc.

— C'est juste... tu penses à tout ! Va donc, et souviens-toi que ce que tu feras sera bien fait...

— N'oubliez pas que nous dînons à sept heures et demie précises... dit Jacques Lefebvre.

— Soyez sans inquiétude...

— Et ne vous mettez pas en retard !

— Je n'aurai garde...

— Parc des Princes... avenue des Princes, n° 7... vous savez ?...

— Je connais votre villa...

— Parfait ! A ce soir donc.

— A ce soir...

Fabrice donna des poignées de main à son oncle, à sa cousine, au banquier, sortit du cabinet, toucha cent mille francs à la caisse, puis, lesté de cette somme et du carnet de chèques, il se dirigea du côté de ses affaires.

#### IV

##### LE CHÈQUE DE MATHILDE JANCELYN

Si le lecteur veut bien revoir avec nous une de nos anciennes connaissances, qui est appelée à jouer un rôle important dans la suite du récit ; nous le prions de se rendre rue de La Rochefoucauld et de franchir avec nous le seuil d'un appartement situé au second étage d'une assez belle maison.

C'est là que demeure Mathilde Jancelyn, la jolie artiste, sœur de l'un des trois misérables, associés dans une suite de crimes.

Mathilde, à demi couchée sur une chaise longue dans un petit boudoir tendu, murailles et plafond, d'une étoffe de soie d'un bleu pâle à rayures gris-perle semées de boutons de rose, avait un roman nouveau ouvert sur ses genoux, mais l'intérêt de ce roman ne devait pas lui sembler bien vif car elle ne lisait pas, elle rêvait, et dans son rêve passait l'image d'un charmant jeune homme aux cheveux noirs et aux yeux bleus, gracieux de figure et de manières, très élégant, trop élégant peut-être, au demeurant fort distingué.

Ce jeune homme, le compatriote et le camarade d'enfance du petit baron Pascal de Landilly, se nommait le vicomte Paul de Langeais.

Il achevait sa vingt-troisième année.

Mis en possession par la mort de son père, dix-huit mois auparavant, d'une fortune considérable, il s'était empressé de venir habiter Paris pour y mener la vie à grandes guides.

Quoiqu'il vécut dans le monde où l'on s'amuse, il existait de sérieuses différences entre lui et son ami Pascal.

L'ivresse du plaisir ne l'entraînait jamais plus loin qu'il ne voulait aller. Il apportait dans la passion même une sorte de froideur réfléchie. Beau joueur, il s'arrêtait dans la perte, jusque à la somme fixée d'avance... Il était à la fois généreux et calculateur...

Paul de Langeais, malgré ses allures de viveur émérite, conservait une forte dose de timidité.

Le sang-gêne absolu du gommeux lui faisait défaut.

Ayant vu Mathilde plusieurs fois autour du lac et du théâtre, il s'était pris de cette jolie personne et recherchait les occasions de se trouver sur son passage, mais il ne savait comment l'aborder.

Un jour il la rencontra par hasard en compagnie de mademoiselle de Civrac née Greluche, et du petit baron Pascal de Landilly.

Il saisit l'occasion aux cheveux, se fit présenter par son ami, fut accueilli avec bienveillance. Il règne dans le monde des artistes une facilité de relations, disons le mot un débraillé qui rend les nouvelles connaissances rapides.

D'ailleurs Mathilde habituée tantôt à être traitée par les rapins en bon camarade, tantôt à se sentir un peu déclassée trouvait charmant d'être courtoisée avec respect par un vrai gentleman et de recevoir chaque matin un bouquet magnifique.

Paul arrivait d'ailleurs au bon moment, au moment psychologique où la jeune artiste commençait à se sentir lasse de son existence. Ils ne tardèrent pas à se plaire et à se voir fréquemment.

La veille du voyage à Melun, à un déjeuner chez Adèle auquel assistait Paul de Langeais, elle avait parlé avec enthousiasme d'une parure remarquable par elle, deux jours auparavant, chez un bijoutier de la rue de la Paix, et qui lui tournait la tête au point de l'empêcher de dormir.

Le surlendemain, en revenant à Paris, Mathilde trouva dans son boudoir, outre le deux bouquets apportés en son absence, une enveloppe carrée de papier vélin, fermée par un large cachet de cire rouge armorié.

Cette enveloppe contenait deux choses : un carré long de papier rose et une carte de visite.

Le papier rose était un chèque de vingt-cinq mille francs, à vue et au porteur, sur une maison de banque de Paris.

La carte de visite était celle de Paul de Langeais, avec ces mots tracés au crayon au dessous du nom :

*"Puissiez-vous accepter les bijoux de la rue de la Paix avec autant de joie que j'en éprouve à vous les offrir :"*

—Il est décidément très gentil, ce pauvre Paul ! pensa Mathilde.

Elle glissa la carte dans son corsage et mit le chèque dans un petit meuble.

Au moment où nous venons de trouver la jeune femme inoccupée et rêveuse sur une chaise longue de son boudoir, il était environ quatre heures de l'après-midi.

Le timbre de l'appartement résonna.

Mathilde tressaillit.

—Si c'est Paul de Langeais, murmura-t-elle, il sera le bienvenu !...

La femme de chambre montra son museau fût dans l'entre-bâillement de la porte.

—Qui donc est là ? lui demanda vivement Mathilde.

—C'est le frère de madame...

—Qu'il entre... fit la jolie blonde avec un désappointement visible.

René Jancelyn franchit le seuil.

—Tu vas bien, petite sœur?... dit-il en s'asseyant.

—Ni bien ni mal... répliqua Mathilde d'un ton presque maussade.

—Ce n'est pas moi que tu attendais, peut-être ?

—Je n'attendais personne, puis sans transition elle ajouta :  
Voulez-vous me rendre un service ?

—Parbleu !...

Elle se leva, prit dans le petit meuble le chèque qu'elle y avait serré, et le tendit à son frère.

—Fais-moi le plaisir demain matin, continua-t-elle, de toucher pour moi cet argent ?... Quand une jolie femme se présente avec un chèque, tous les employés la regardent et chuchotent... c'est très gênant...

Une lueur s'alluma dans les yeux de René.

—Bien volontiers... répliqua-t-il en prenant le papier rose ; et il poursuivit avec un sourire, après l'avoir examiné. Ah ! ah !... vingt-cinq mille francs ! Peste, tu n'avais pas tort ! Ce gommeux fait galamment les choses !...

—A quelle heure veux-tu ton argent, demain ?

—Dans la matinée...

—A onze heures sera-ce assez tôt ?

—Parfaitement !

—Eh bien, attends-moi à onze heures. Je viendrai déjeuner avec toi... si tu es seule, bien entendu.

—Je serai seule, sans le moindre doute...

René se leva.

—Tu pars si vite ?

—Oui... je voulais te dire bonjour, mais j'ai ce soir beaucoup d'affaires... A demain, petite sœur :

—A demain !...

Cinq minutes après le départ de René, le timbre retentissait pour la seconde fois.

## V

## OU L'ON ANNONCE MADEMOISELLE PAULA BALTUS

En sortant de chez le banquier, Fabrice gagna le numéro 92 du boulevard Haussmann.

Le notaire avait reçu le billet apporté par le jardinier de Neuilly, il attendait dans son cabinet et l'acte de vente était préparé.

Fabrice, n'ayant pas encore de procuration, ne pouvait signer cet acte, mais il remit un chèque de trois cent vingt mille francs, payable le lendemain chez Jacques Lefebvre, et reçut en échange un reçu motivé.

M. Delarivière pouvait prendre possession de l'immeuble quand bon lui semblerait.

Il était six heures et demie lorsque le jeune homme quitta le boulevard Haussmann.

—Au parc des Princes... dit-il au cocher en remontant en voiture. Marchez bon train. Cent sous de pourboire !

Cette promesse eut pour effet de communiquer au cheval de fiacre une partie de l'ardeur dont son maître se sentit animé tout à coup.

A sept heures vingt minutes, le pauvre animal s'arrêtait blanc d'écumé dans l'avenue des Princes en face la grille portant le numéro 7.

Ce fut madame Lefebvre, en compagnie d'Edmée, qui reçut Fabrice au salon. Les deux vieux amis causaient d'opérations de banque en faisant le tour du jardin.

Le jeune homme alla les rejoindre.

—Eh bien ! lui demanda M. Delarivière, est-ce fini ?

—Oui, mon oncle... Voici le reçu du notaire... Il ne vous reste qu'à signer les actes et vous signerez en même temps la procuration que j'ai donné l'ordre de tenir prête pour demain.

—As-tu passé au Grand-Hôtel ?

—Non, mon oncle... Dans quel but y serais-je allé ?

—Dans le but de voir s'il est arrivé pour moi, de New-York, une lettre ou un télégramme.

—Vous ne m'avez rien dit à ce sujet.

—C'est juste... Peu importe d'ailleurs... Je saurai ce soir à quoi m'en tenir...

—Est-ce demain que vous prendrez possession de votre villa ? demanda Jacques Lefebvre à son ami.

M. Delarivière se tourna vers Fabrice et l'interrogea du regard.

—Non, si toutefois mon oncle le permet, répondit le jeune homme ; j'ai besoin de la journée de demain pour certains détails d'organisation intérieure ; mais après-demain...

—Alors dans trois ou quatre jours nous irons vous y rendre la bonne visite que vous nous faites aujourd'hui... reprit le banquier.

—Et votre incomparable orpheline, monsieur Lefebvre ? dit Fabrice. Vous ne nous en parlez plus... Est-ce qu'elle vous manquerait de parole ?

—Ah ! ah ! mon gaillard, votre imagination travaille !

—Vous avez piqué ma curiosité, je l'avoue...

—Eh bien, rassurez-vous, mon incomparable orpheline ne se fera point attendre... Nous la verrons certainement avant quelques minutes...

—Et d'où arrive cette merveille ?

—De province...

—Une merveille de province, alors ? fit le jeune homme avec une petite moue significative.

—Que voilà bien nos Parisiens d'aujourd'hui, blasés et dédaigneux ! s'écria le banquier. Rien que sur ce mot : *provinciale*, vous vous figurez une petite gauche et sans tournure, jolie peut-être, mais empruntée, ne connaissant point le monde, n'ayant rien vu, s'étonnant de tout, ne sachant ni causer ni s'habiller, une sorte de poupée mécanique disant *papa* et *maman* quand on appuie sur le ressort... Est-ce vrai ?

—Dame, à peu près...

—Eh bien, vous vous trompez du tout au tout, mon cher garçon !... D'abord le type dont il s'agit n'existe plus depuis longtemps... Les jeunes filles de province aujourd'hui sont charmantes, et mon orpheline rendrait des points, pour l'élégance et la distinction, à plus d'une Parisienne... Vous en jugerez bientôt par vos propres yeux... Il est sept heures moins cinq minutes, rejoignons ces dames...

Les trois hommes reprirent le chemin de la villa et rentrèrent au salon, où la conversation devint générale.

Sept heures sonnèrent.

On entendit dans l'avenue le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la grille.

—La voici certainement... dit Jacques Lefebvre.

Presque en même temps la porte s'ouvrit, et le valet de chambre annonça :

—Mademoiselle Paula Baltus...

En entendant ce nom, auquel il s'attendait si peu, Fabrice sentit un frisson courir sur sa chair et devint d'une pâleur mortelle.

M. Delarivière, lui aussi, tressaillit et changea de visage.

L'exécution du meurtrier de Frédéric Baltus, il ne pouvait l'oublier, avait été la cause déterminante de la folie de Jeanne !

Paula, portant le grand deuil comme toujours, traversa rapidement le salon pour se rapprocher de madame Lefebvre, lui de son côté marchait à sa rencontre et qui l'embrassa maternellement.

Elle serra d'une façon très affectueuse les mains du banquier, puis elle salua avec sa grâce habituelle les trois personnes formant un groupe un peu en arrière.

Fabrice avait dominé son trouble et regardait la jeune fille avec une admiration manifeste.

Jacques Lefebvre le guettait du coin de l'œil, voulant juger de l'impression produite sur lui par la nouvelle venue.

En apercevant Fabrice, Paula rougit légèrement.

—Ah ! monsieur Leclère !—dit-elle.

Le jeune homme, à son tour, la salua en souriant.—La rougeur fugitive de mademoiselle Baltus ne passait point inaperçue pour lui.

—Vous vous connaissez donc ?—s'écria Jacques Lefebvre avec désappointement.—Alors, va te promener, mon effet est marqué !...

—De quel effet parlez-vous, cher monsieur ?—demanda Paula.

—J'intriguais Fabrice à votre sujet, sans vous nommer... —Je vous peignais à lui comme une petite provinciale bien gauche... —Je comptais jouir de sa surprise et de son éblouissement, quand il vous verrait si dissimulé de mon portrait de haute fantaisie !—Vous entrez et, patatras, c'est moi qui me trouve mystifié, puisque vous et Fabrice n'êtes point des inconnus l'un pour l'autre...

—Cher monsieur, dit le jeune homme,—j'ai eu l'honneur d'être présenté à mademoiselle chez la baronne de Braisne, où je l'ai rencontrée plusieurs fois...

—Quatre fois... —murmura Paula.

—Bref, vous vous connaissez... —reprit le banquier d'un ton de bonne humeur.—Eh bien, tant mieux on somme... Tout ira sur des roulettes !

—Quoi ? Tout ?—demanda la jeune fille en rougissant de nouveau.

—Chut ! ne me questionnez pas... —une idée à moi... —C'est mon secret.

—En vérité, cher monsieur Lefebvre, vous êtes une énigme vivante !—fit mademoiselle Baltus en souriant.

—Oui, oui, une énigme dont on connaîtra la solution quelque jour.—En attendant, ma chère fille, permettez-moi de vous présenter l'oncle de Fabrice, mon plus ancien et mon meilleur ami : Maurice Delarivière, banquier à New-York, qui, fort heureusement pour nous, quitte les affaires où il a gagné une douzaine de millions et vient se fixer à Paris.

M. Delarivière s'inclina.

Jacques Lefebvre prit Edmée par la main et poursuivit :

—Je vous présente aussi la fille de mon ami, la cousine de Fabrice, la gentille Edmée qui serait, le cas échéant, une ravissante demoiselle d'honneur !... —Comme ça nous pousse, ces gamines !... —Hier en cage dans un pensionnat !... aujourd'hui bonne à marier !... J'ai dit que je m'en chargerais !... Paula, je vous demande pour Edmée toute votre sympathie. —Petite Edmée, aimez bien Paula... c'est un cœur d'or !... —Je prétends qu'avant ce soir vous soyez une paire d'amies...

—Je ne demande qu'à commencer tout de suite... —répondit Paula en embrassant sur les deux joues la jeune fille qu'on lui présentait, et qui se sentit conquise aussitôt par cet affectueux accueil.

Le valet de chambre ouvrit à deux battants la porte du salon et prononça la formule consacrée :

—Madame est servie...

Jacques Lefebvre se trouvait près de Fabrice.

—Offrez-lui votre bras... —lui dit-il à l'oreille en le poussant du côté de Paula.

Après avoir hésité pendant le quart d'une seconde, le jeune homme se décida à s'approcher de mademoiselle Baltus.

Leurs yeux se rencontrèrent.—Ce fut avec une étrange émotion que l'orpheline appuya son bras sur celui de Fabrice qui le sentit frissonner, en frissonnant lui-même.

M. Delarivière conduisait madame Lefebvre.

Le maître du logis servit de cavalier à Edmée.

On prit place autour d'une table merveilleusement servie. Avons-nous besoin d'affirmer que Fabrice se trouvait le voisin de Paula ?

La présence dans cette maison de la sœur de Frédéric assassiné lui semblait inquiétante et de mauvaise augure, et cependant il subissait d'une façon presque irrésistible la puissante attraction de la jeune fille, et il ne cherchait pas à lutter contre le sentiment nouveau qui s'emparait de lui.

Paula, de son côté, sans se rendre compte de ce qui se passait en elle, éprouvait vaguement, à l'endroit de Fabrice, une attraction semblable.

Ni M. Delarivière ni Edmée ne pouvaient être gais, on le comprend trop bien ;—malgré eux leur pensée se reportait sans cesse vers la maison de santé d'Auteuil où ils avaient été témoins d'un si navrant spectacle.

Fabrice et Paula s'absorbaient dans des préoccupations d'un autre genre.

Le repas fut animé cependant, grâce à Jacques Lefebvre

dont la bonne humeur communicative ne tarissait pas et qui faisait oublier, par des propos plaisants et par de joyeux *racontars*, le mutisme presque absolu des convives.

Peu à peu la physionomie du banquier de New York devint moins sombre. — Edmée sourit de ce qu'elle entendait. — Fabrice entourait d'attentions délicates sa voisine, qui leva sur lui avec moins de contrainte ses grands yeux à la fois si doux et si mélancoliques.

Le dîner fini, on prit le café dans un jardin d'hiver que des palmiers de haute tige et des plantes grimpantes montant jusqu'à la voûte de cristal transformaient en une véritable salle de verdure, et ces dames permirent aux hommes d'allumer des cigares.

De même que pour aller à la salle à manger, Fabrice avait offert son bras à Paula.

La jeune fille en posant sa main sur ce bras le sentit tressaillir. — Son cœur alors battit dans sa poitrine avec une vitesse anormale, mais elle ne songea même pas à se demander si la joie ou la crainte en précipitait les battements.

Fabrice n'était guère moins ému, mais, lui du moins, savait bien pourquoi...

— Mes bons amis, dit Jacques Lefebvre en sucraut son café, parole d'honneur les mots me manquent pour exprimer à quel point la réunion de ce soir me rend heureux !...

— Nous comprenons ce bonheur à merveille, cher monsieur ! — répliqua Fabrice. — Nous n'avons pour cela qu'à nous interroger nous-mêmes... — Je déclare, quant à moi, que cette soirée est une des meilleures entre celles dont je garderai la mémoire...

— Vous m'avez fait presque oublier mon deuil et ma tristesse... murmura Paula Baltus. Depuis bien longtemps je n'avais souri comme ce soir...

— Ah ! chère enfant, s'écria le banquier en prenant la main de la jeune fille, que ne donnerais-je pas pour effacer tout à fait de votre esprit le souvenir du malheur qui vous a si cruellement frappée...

En attendant Jacques Lefebvre prononcer ces paroles, Fabrice pâlit pour la seconde fois ; un nouveau frisson effleura son épiderme, et il lui fallut une grande force de volonté pour conserver son calme apparent.

Paula secoua la tête et répondit :

— Je ne puis certes m'immobiliser dans ma douleur, et faire éternellement de mes vêtements noirs une barrière entre le monde et moi... — Mais ne comptez point sur l'oubli... Je n'oublierai pas celui qui n'est plus... Je ne l'oublierai jamais...

— Il ne faut point l'oublier, chère Paula, — dit madame Lefebvre à son tour ; — mais il faut que son image évoquée par vous puisse vous apparaître sans vous arracher des larmes et sans raviver votre blessure... — Le souvenir d'un mort bien aimé ne doit pas vous empêcher de songer à l'avenir.

— Ah ! j'y songe ! — fit la jeune fille d'une voix sombre ; — l'avenir, Dieu nous le donne pour venger ceux qu'on nous a pris !

— Prenez garde, mon enfant... — poursuivit la femme du banquier, — c'est là une pensée dangereuse, et la vengeance est mauvaise conseillère...

— Et d'ailleurs vous êtes vengée ! — dit à son tour Jacques Lefebvre, — l'assassin a payé la dette du sang...

En êtes-vous sûr ? — demanda l'orpheline avec une expression étrange.

— Le meurtrier n'a-t-il pas été exécuté il y a trois jours ?

— C'est à dire qu'un homme est mort, frappé par la loi ! — Mais qui vous prouve que cet homme était le vrai coupable ?...

Les auditeurs de Paula se regardèrent les uns les autres.

La voix de l'orpheline, cette voix harmonieuse devenue stridente et métallique tout à coup, faisait vibrer dans leur âme une corde douloureuse.

Fabrice, livide, attendait avec angoisse ce qu'allait ajouter la jeune fille ?

Ainsi donc, elle aussi, — comme Claude Marteau, — pensait que la justice venait de commettre une erreur et que l'assassin restait impuni !

Le batelier de Melun s'était-il donc rapproché de mademoiselle Baltus et avait-il fait passer sa conviction dans l'esprit de la jeune fille ?

Cela paraissait invraisemblable, mais l'invraisemblable est bien souvent vrai.

Fabrice eut peur.

Jacques Lefebvre reprit :

— Je ne vous comprends pas, ma chère fille, ou du moins je vous comprends mal... — Vous me demandez si je suis sûr que le véritable assassin a payé sa dette ?

— Oui... — qui vous le dit ? qui vous le prouve ?

— Comment, qui me le dit ? — Comment, qui me le prouve ? — s'écria Jacques Lefebvre.

— Oui.

— Mais, tout absolument...

— Précisez ! — fit Paula.

— D'abord, et avant tout, le verdict du jury, le jugement rendu par le tribunal après un examen sérieux et attentif des faits de la cause...

Preuve insuffisante ! Dieu seul est infailible... — Les jurés sont des hommes, par conséquent sujets à l'erreur... — Certes ils ont prononcé en leur âme et conscience, mais des apparences menteuses les abusèrent... — Innocent ou coupable, l'inconnu frappé par la loi avait un complice, et ce complice est vivant et libre...

— Un complice ?... — répéta le banquier stupéfait.

Oui, un complice mystérieux dont je devine l'existence au sein des ténèbres où il se cache, et du fond de sa tombe la voix de Frédéric me crie : — *Cherche mon assassin, Paula ! Trouve-le !... Livre-le au bourreau, et que je sois vengé !...*

L'orpheline s'était levée, l'œil en feu, le geste menaçant, splendide dans son exaltation.

Fabrice jouait l'étonnement pour cacher sa terreur.

M. Delarivière, sur qui la croyance si ferme et pour ainsi dire inspirée de la jeune fille produisait une impression très vive, prit la parole à son tour.

— C'est étrange !... dit-il. La veille de l'exécution j'ai causé longuement avec un jeune médecin de Melun, très remarquable et très distingué...

On devine si le petit cœur d'Edmée se mit à bondir...

Le jeune médecin dont il était question ne pouvait être que Georges Vernier.

Le banquier de New-York poursuivit :

— Il me parla du pauvre diable qui devait mourir le lendemain, et me donna sur son compte de nombreux détails... Eh bien, il manifestait, au sujet d'un complice probable, la même conviction que mademoiselle...

L'épouvante de Fabrice grandissait. Des gouttes de sueur mouillaient la racine de ses cheveux.

Il fit bonne contenance cependant.

— Je me permets d'être d'un avis opposé... dit-il d'un ton presque railleur. Le crime était très simple et point prémédité... Il avait le vol pour mobile et pour mobile unique...

— J'affirme que non ! répondit Paula.

— Le portefeuille a été volé cependant...

— Pas pour l'argent qu'il contenait...

Jacques Lefebvre intervint.

— Mais alors, demanda-t-il, que sont devenus les quinze mille francs remis par moi, quelques heures auparavant, à notre cher Frédéric, et serrés par lui dans le portefeuille qu'on a saisi aux mains du meurtrier et qui ne contenait plus alors qu'une somme insignifiante ?

— Ce qu'ils sont devenus ? s'écria l'orpheline. Là est le problème dont la justice a cherché vainement la solution... Je trouverai, moi, le mot de la sombre énigme !...

Ne vous animez pas ainsi, je vous en supplie, mon enfant ! dit le banquier avec intérêt. Vous vous êtes mis en tête une idée impossible... Vous poursuivez une chimère...

— Eh ! répliqua Paula, cette idée impossible d'autres l'ont comme moi, M. Delarivière vient de vous le dire... cette chimère je ne la poursuis pas seule.

—Ainsi, reprit le père d'Edmée en s'adressant à son vieil ami, la veille du crime tu avais compté quinze mille francs à M. Baltus ?

—Il pouvait être environ trois heures de l'après-midi... répondit Jacques Lefebvre. Frédéric comptait partir pour Nice avec sa sœur le lendemain, il avait besoin d'argent...

Le banquier se tourna vers Fabrice qui, malgré son trouble croissant, conservait une physionomie impassible.

—Ah ça ! mais, lui dit-il, vous devez vous souvenir de tout cela aussi bien que moi... Vous étiez rue Saint-Lazare, dans mon cabinet, au moment où le pauvre Frédéric est entré...

—Parfaitement, répliqua le jeune homme, je serai la main de M. Baltus, qui me faisait l'honneur de m'appeler son ami. Pour vous laisser causer ensemble, je passai dans le petit bureau attenant à votre cabinet, et je me mis à écrire une lettre pressée...

—C'est bien cela... fit Jacques Lefebvre. Un peu avant quatre heures Frédéric me quitta fort en colère.

—En colère ? Pourquoi ? demanda Fabrice effrontément. Aviez-vous eu quelque discussion d'intérêt ?...

—Jamais de la vie !... Mes comptes sont trop exacts pour qu'on puisse les discuter... Il s'agissait de ce chèque dont on a parlé au procès... En même temps que les billets de banque, j'avais remis à Frédéric un chèque de vingt-cinq mille francs, signé de lui ; mon caissier en avait payé le montant à un inconnu quelques jours auparavant... Or ce chèque était faux, ou du moins falsifié... Frédéric reconnaissait sa signature, mais la main d'un faussaire avait modifié les chiffres.

—Le jour où nous saurons le nom de ce faussaire, dit Paula lentement, nous tiendrons l'assassin !

—Bref, continua Jacques Lefebvre, le pauvre Frédéric était hors de lui et voulait retardé d'un ou deux jours son départ pour Nice, afin d'avoir le temps de saisir de sa plante le procureur de la République...

—Et alors, interrompit l'orpheline, le faussaire, voulant à tout prix supprimer la preuve accusatrice, et gagnant de vitesse mon frère, est venu l'attendre au lieu même où le crime a été commis... N'est-ce pas logique ?

—Ce serait logique si c'était possible... répliqua Fabrice.

—Où donc est l'impossibilité ? demanda la jeune fille.

—Dans ceci que, pour que le faussaire pût préparer son guet-apens, il fallait qu'il fût averti de l'imminence du péril...

—Il l'était certainement.

—Et par qui, grand Dieu ?

—Par quelqu'un, sans doute, dont on ne se méfiait point...

—Tandis que M. Baltus causait avec notre hôte, il n'y avait là personne...

—Vous y étiez bien, vous, monsieur Fabrice... et cependant on ne vous voyait pas...

Le jeune homme baissa la tête sans répondre et, dans l'excès de son trouble, fut au moment de se trahir.

Paula ne lui en laissa pas le temps.

Elle reprit avec impétuosité :

—Oui, cent fois oui, il y a un complice, et je jure ici tout haut, comme je l'ai juré déjà dans mon cœur à Frédéric, de découvrir ce misérable et de le jeter au bourreau !

—Chère enfant,—dit Jacques Lefebvre,—savez-vous bien que votre exaltation m'inquiète... —La justice peut mettre en mouvement les rouages infinis de la grande machine policière.

—Elle a les agents de la sûreté, elle a les gendarmes, elle a les gardes champêtres, elle a le respect et la terreur qu'elle inspire... —Elle a mis tout en œuvre pour arriver à un résultat que, selon vous, elle n'a pas obtenu... —Ferez-vous mieux ?

—Vous croyez-vous plus forte que la justice.

Paula regarda son interlocuteur bien en face et répondit :

—La justice n'a pas ma volonté !

—Elle est d'acier, votre volonté, parbleu ! je le sais bien,—répliqua le banquier.—Mais à quoi sert l'acier dans le vide ?

—L'assassin de notre cher Frédéric n'est qu'un vulgaire bandit... —Il avait un complice, soit !—S'il a refusé de le nommer, c'est que, se voyant perdu, il n'a pas voulu le perdre avec

lui. Certains scélérats, prêts à tous les crimes, reculent devant la délation.

—Ah !—murmura la jeune fille,—vos arguments semblent invincibles, mais ils ne peuvent rien contre moi... —Je sens la vérité...

—Si du moins, pour entreprendre l'œuvre de vengeance que vous rêvez, vous vous appuyiez sur une preuve quelconque, si minime fût-elle... —Mais rien !

—Cette preuve, je la trouverai.

—Où ?

—Dans les quinze mille francs remis par vous à Frédéric la veille de sa mort, et aussi dans le chèque volé... —Ces quinze mille francs, l'homme exécuté les a eus entre les mains... —Que sont-ils devenus ?—Cet homme a dû les donner ou les envoyer à quelqu'un, et écrire en les envoyant, ou parler en les remettant... —Qui avait intérêt à supprimer le chèque ?—La lumière jaillira de là...

—Mais pour suivre une piste,—en admettant que cette piste puisse vous conduire utilement quelque part,—il faudrait savoir le nom de l'homme exécuté, et la justice l'a cherché en vain...

—Je le saurai, moi !..

—Comment, mademoiselle ? demanda Fabrice.

—Je ne puis vous le dire, mais je le saurai... et, une fois en possession de ce nom, j'aurai bien vite celui du complice... ou plutôt de l'assassin...

Fabrice eut froid dans le dos et n'interrogea plus.

L'entretien précédent (il est presque superflu de l'affirmer) avait singulièrement assombri la réunion.

Jacques Lefebvre le comprit et se hâta de rompre le silence qui suivit les dernières paroles de l'orpheline.

—Je vous en supplie, chère Paula !—dit-il,—laissons de côté ces souvenirs sinistres et, à défaut de la justice des hommes, comptons sur celle de Dieu... —Edmée va nous venir en aide et ramener le sourire sur nos lèvres en se mettant au piano, et en nous jouant avec sa bonne grâce habituelle quelques-uns de ses morceaux les moins mélancoliques...

## VI

### OU FABRICE RECOMMENCE A AVOIR PEUR

—Si vous le désirez, j'y consens bien volontiers... répondit la jeune fille, surprenant un regard de son père qui l'invitait à accepter. Je vous prévins seulement que je ne suis pas forte.

Elle se mit au piano en s'avouant tout bas qu'elle n'avait guère le cœur à la musique ; mais, hélas ! la pauvre petite commençait le dur apprentissage de la vie, où trop souvent les convenances forcent à sourire quand l'âme est remplie de tristesse et les yeux gonflés de larmes.

Après un prélude qui dénotait une habileté réelle, Edmée joua un morceau brillant accueilli par des bravos unanimes et sincères.

M. Delarivière, très ému, se sentait orgueilleux de sa fille.

—Si Jeanne était là pour l'entendre, se disait-il, comme elle serait fière et contente !...

Fabrice seul n'écoutait pas. Il songeait.

Au premier morceau en succéda un deuxième, puis un troisième.

Le temps passait. Onze heures du soir allaient sonner. Le moment de se séparer était venu.

Paula ne devait point quitter le parc des Princes. Madame Lefebvre lui donnait l'hospitalité pour la nuit, et le lendemain seulement elle regagnait sa villa des bords de la Seine.

—Je suis bien heureuse, monsieur, de vous avoir rencontré chez nos amis communs... dit-elle à M. Delarivière. Votre chère Edmée m'inspire dès à présent une tendresse de sœur, et j'espère qu'elle éprouve pour moi des sentiments pareils...

La jeune fille ne répondit qu'en embrassant Paula avec effusion.

Mademoiselle Baltus se tourna vers Fabrice et lui tendit la main.

Fabrice, malgré lui, recula d'un pas : l'idée de toucher la main loyale de la sœur de Frédéric assassiné l' causait une involontaire épouvante.

Un vague étonnement se peignait déjà dans les yeux de l'orpheline.

Le neveu du banquier comprit le péril, redevint maître de lui-même et, à son tour, tendit sa main tremblante.

—J'espère, monsieur Fabrice, que nous nous reverrons... dit Paula d'une voix dont les cordes graves semblaient s'étendre. Si le hasard vous conduit à Melun, souvenez-vous que ma demeure est voisine de la ville... Vous y serez reçu par une amie...

Elle appuya sur cette dernière phrase, de manière à la souligner en quelque sorte.

—J'irai, mademoiselle... répliqua le jeune homme avec entraînement. J'irai, je vous le promets, et ce sera bientôt.

—Mais, j'y songe... reprit Paula souriant à demi, c'est aujourd'hui jeudi, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Eh bien, donnons-nous rendez-vous chez moi pour dimanche...

—Une partie de campagne !... Excellente idée !... Ce sera charmant ! s'écria Jacques Lefebvre. Tu acceptes, Maurice, c'est entendu ? ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de son vieil ami.

—M. Delarivière accepte certainement, fit l'orpheline. Il ne voudrait pas me causer un vif chagrin en déclinant mon invitation.

Le vieillard était au moment de refuser.

Dans la situation d'esprit où il se trouvait, toute idée de plaisir, on le comprend, lui paraissait odieuse.

Mais il se souvint des conseils du docteur Rittner. Il fallait à tout prix distraire Edmée... L'hésitation cessait d'être possible.

—Comptez sur nous, mademoiselle... répondit-il. Nous serons, ma fille et moi, vos hôtes ravis et reconnaissants...

L'excursion projetée causait à l'enfant une joie profonde.

—Georges habite Melun... se disait-elle, je le verrai peut-être.

—Ainsi, c'est convenu, reprit Paula, j'irai avec un break-omnibus vous attendre à la gare de Melun à l'arrivée du train de neuf heures... Nous déjeunerons à onze heures... Point de toilette, n'est-ce pas, madame Lefebvre ?... Aucune cérémonie... vous viendrez en vrais campagnards chez une campagnarde...

—Soyez tranquille, ma mignonne...

On prit rendez-vous le dimanche matin, à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, on échangea de nouveaux adieux, et M. Delarivière, Edmée et Fabrice regagnèrent le landau dont on voyait les lanternes étinceler dans l'avenue.

Jacques Lefebvre avait passé son bras sous celui de Fabrice.

—Mon jeune ami, lui dit-il à l'oreille en le reconduisant jusqu'à la grille, ou je ne m'y connais guère, ce qui m'étonnerait fort, vu ma grande habitude de ces sortes de choses, ou mademoiselle Paula Baltus ne vous voit point du tout avec indifférence... Avant huit jours la chère enfant sera folle de vous. Avant trois mois, nous publierons les bans ! Mes compliments, mon bon !! Paula est une fille adorable en même temps qu'un riche parti !... Malepeste ! Vous êtes né sous une heureuse étoile !!

Fabrice sourit sans répondre.

Il avait la fièvre et ne parvenait point à se rendre exactement compte de ce qui se passait dans son âme.

Le landau prit le chemin du Grand-Hôtel.

—Viendras-tu déjeuner demain avec nous ? demanda M. Delarivière à son neveu quand l'équipage fit halte.

—Non mon oncle.

—Pourquoi ?

—Je dois aller dans la matinée à Auteuil régler avec le docteur certaines questions que je n'ai pu traiter aujourd'hui. Il faut m'occuper, en outre, de votre installation à Neuilly... J'aurai beaucoup à faire.

—C'est bien, mon enfant, mais nous te verrons à l'heure du dîner ?

—Sans aucun doute...

Fabrice serra la main de son oncle, celle de sa cousine, et monta dans une de ces voitures de remise qui stationnent à toute heure aux environs du Grand-Hôtel et du café de la Paix.

—Rue Taitbout... dit-il au cocher.

En face du numéro 9 il fit arrêter, descendit et sonna.

Quoiqu'il fût près de minuit le gaz brillait encore sous la porte cochère, dans les escaliers et dans la loge.

—M. Jancelyn est-il chez lui ? demanda Fabrice au concierge qui le connaissait bien.

—Non, monsieur.

—Vous en êtes sûr ?

—Oh ? parfaitement sûr... M. Jancelyn est sorti entre quatre et cinq heures... Il a dit qu'il ne rentrerait peut-être qu'au milieu de la nuit... Sans cela je proposerais à monsieur de monter et d'attendre :

—Merci !

Fabrice visita successivement Tortoni, le café Riche et une sorte de tripot clandestin du boulevard Montmartre où le frère de Mathilde allait de temps en temps perdre quelques billets de banque.

Nulle part on n'avait vu René.

—Il faut cependant que je le trouve ! murmura-t-il, il le faut !

Et, remontant en voiture, il donna l'ordre de le conduire à l'angle du boulevard Beaumarchais et de la rue Saint-Gilles.

—Cré nom ! grommela le cocher, la course est de longueur !

—Allez bon train, vous serez content.

À l'endroit indiqué Fabrice descendit, paya largement l'automédon qui s'éloigna au pas pour laisser souffler son cheval, puis, certain que personne ne faisait attention à lui, il remonta lentement le boulevard dans la direction de la Bastille et fit halte devant une grande et vieille maison qu'un jardin séparait du boulevard, et dont l'entrée se trouvait dans la rue des Tournelles.

À l'une des entrées du cinquième étage de cette maison brillait une lucarne assez vive.

—Bon ! pensa Fabrice, il est là.

Il prit la rue des Vosges que coupe en deux la rue des Tournelles, s'engagea dans celle-ci et mit en branle énergiquement la sonnette d'une porte étroite et vermoulue qui ne s'ouvrit qu'au quatrième appel.

Derrière cette porte les ténèbres étaient profondes.

—Qui va là ? demanda la voix hargneuse d'un concierge mal éveillé.

—Ami de Lau rinet... répondit Fabrice en s'enfonçant dans le couloir obscur qui conduisait à une cour assez spacieuse.

Le nouveau venu devait connaître de longue date les distributions intérieures de la maison, car il tourna du côté gauche sans hésiter, gravit à tâtons un escalier noir à rampe de fer, et ne s'arrêta que sur le carré du cinquième étage.

Là il fit craquer une allumette-bougie et s'assura que le nom de *Landrinet*, tracé au charbon avec un parasite compliqué, ornait le panneau central de l'une des deux portes.

Il éteignit son allumette, inutile désormais ; il frappa trois petits coups secs à intervalles inégaux, et il écouta.

Au bout d'une seconde, le bruit très faible d'un pas furtif se fit entendre à l'intérieur et cessa brusquement.

Selon toute apparence le locataire du cinquième prêtait l'oreille à son tour.

Fabrice se mit à siffler du bout des lèvres l'air de la *Fille de madame Angot* :

Quand on conspire,  
Quand sans frayeur,  
On veut se dire  
Conspirateur,  
Pour tout le monde  
Il faut avoir  
Perruque blonde  
Et collet noir...

Puis il frappa de nouveau deux coups, suivis d'un troisième séparé des premiers par un intervalle d'un quart de seconde.

Une clef grinça dans la serrure, la porte fut entre-bâillée, et René Jancelyn parut sur le seuil...

## VI

## A LA RECHERCHE D'UNE CONTRE-MINE

Le frère de Mathilde, vêtu d'une blouse blanche d'ouvrier et coiffé d'une casquette, tenait de la main gauche une petite lampe.

Il se servit de la main droite comme de réflecteur pour diriger la lumière de cette lampe sur le visage du nouveau venu.

—Ah ? c'est vous... dit-il. Entrez...

Et, après avoir refermé la porte sans bruit, il ajouta :

—Qui vous amène si tard ?

—Des motifs sérieux... répondit Fabrice.

—Il y a du nouveau ?

—Oui.

—De quoi s'agit-il ?

—Je vais vous mettre au fait...

Les deux hommes, quittant l'antichambre étroite où s'échangeaient les paroles précédentes, entrèrent dans une pièce qui mérite les honneurs d'une courte description.

Un petit papier commun à dix sous le rouleau, défraîchi par un long usage, couvrait les murailles.

Le mobilier consistait en une grande armoire de chêne brut, une toilette de noyer garnie de ses accessoires, une longue table de bois noir, un vieux fauteuil, deux chaises, un poêle en fonte pareil à ceux dont se servent les blanchisseuses pour chauffer leurs fers et qu'elles ont baptisé du nom de "mécanique." Une demi-douzaine de caisses vides s'entassaient dans un coin.

La chambre était en outre garnie de tablettes de sapin disposées comme les rayons d'une bibliothèque.

Sur ces rayons se voyait une collection de pierres lithographiques, de plaques de cuivre, de bois à graver ; des dossiers pleins d'anciens billets à ordre ; des reçus de diverses maisons de commerce de Paris ; des lettres de change portant l'acquit de la banque ; des passeports tout usés ; des actions de sociétés industrielles et des chemins de fer français et étrangers ; des carnets de chèques de plusieurs grandes administrations ; le tout en paquets ficelés, étiquetés et numérotés.

La table offrait un inextricable fouillis de fioles, de pinces, de plumes, de bouteilles d'encre de toutes les nuances, de loupes, de burins de grattoirs, de boîtes à couleurs, etc.

Une petite imprimérie portative et une presse grande comme un joujou occupaient un des angles de cette table.

Un feu de charbon de terre mêlé d'anthracite brûlait dans le poêle et chauffait sept à huit fers.

René Jancelyn semblait parfaitement à son aise au milieu de ces mille objets hétéroclites.

Nos lecteurs ont deviné déjà que la pièce où nous venons de les introduire était le cabinet de travail du faussaire émérite.

Fabrice se laissa tomber sur une des deux chaises et essuya son front où perlaient quelques gouttes de sueur.

—Voyons, lui dit René que la pâleur et l'attitude abattue de son complice inquiétaient, expliquez-vous, mon cher ! Qu'il y a-t-il ?

—Un danger de plus... répliqua le neveu du banquier.

—Quel danger ? Ne parlez point par énigmes ! S'agit-il encore de cette maudite affaire de Melun ?

—Oui, encore !

—Nous empêchera-t-elle donc toujours de dormir en paix ?

—Elle nous portera malheur !... murmura Fabrice d'une voix sourde. Nous étions convaincus, n'est-ce pas, qu'il n'existait qu'un être dangereux pour nous, Claude Marteau, surnommé *Bordeplat*, le batelier de la veuve Gallet ?

—Oui, et nous vous avons engagé, le docteur et moi, à vous occuper de cet homme d'une façon sérieuse.

—Oh ! je le ferai, soyez tranquille, mais en ce moment ce n'est pas lui qu'il faut craindre surtout...

—Et qui donc ?

—Une femme.

—Tonnerre du diable, mauvaise nouvelle ! Quand on a une femme dans son jeu, tout va bien !... Quand on a une femme contre soi, tout va mal !...

—Et de toutes les femmes celle-là est la plus redoutable, poursuivit Fabrice, car elle a soif de vengeance...

—Son nom ?

—Paula Baltus.

René Jancelyn pâlit à son tour.

—La sœur de Frédéric ?... balbutia-t-il.

—Oui...

—Mais que sait-elle ?

—Rien, et tout ! Son instinct lui crie que la justice a fait fausse route... Elle devine l'existence du meurtrier resté dans l'ombre... Elle a juré de le retrouver et de venger son frère !...

—Qui vous a dit cela ?

—Elle-même...

Et Fabrice raconta ce qui venait de se passer chez Jacques Lefebvre au parc des Princes.

René l'écoutait avec stupeur et ne se dissimulait point que la situation devenait grave.

Après une minute de silence, il releva la tête.

—A coup sûr cette femme a vu le batelier de Melun ! murmura-t-il.

—Non ! répondit Fabrice. Je l'ai cru d'abord comme vous, mais j'ai réfléchi... Son exaltation farouche la rendait incapable de toute prudence... D'ailleurs elle ne se défiait point... Elle aurait précisé...

—Soit ! mais si elle ne l'a pas vu, elle peut le voir... Il suffirait d'un hasard pour les mettre en rapport, et sur les conjectures du matelot Paula édifierait un monde ! Il faut que cet homme soit à nous... ou mieux encore il faut qu'il disparaisse !

Fabrice regarda René en face.

—C'est bientôt dit ! répliqua-t-il froidement. Vous chargez-vous de le faire disparaître ?

Le frère de Mathilde changea de visage.

—Moi... balbutia-t-il. Moi... le...

—Eh ! oui, le supprimer... appuya Fabrice. C'est bien à cela que vous pensiez...

—Non... non... Je ne suis pas un homme de sang...

—Pardieu ! vous êtes un poltron, mon cher, poussant les autres en avant et restant à l'abri... C'est votre tempérament, et je vous adresse à ce sujet aucun reproche, mais laissez-moi libre d'agir à ma guise... Je ne veux plus de meurtre inutile... J'ai dans ma besace quelque chose de mieux qu'un crime, et surtout de plus adroit...

René approuva du geste, et reprit :

—Ainsi Paula Baltus affirme qu'elle découvrira la vérité !...

—C'est chez elle une conviction absolue.

—Mais, pour arriver à ce but, quel moyen compte-t-elle employer ?

Fabrice haussa les épaules.

Si nous le savions, répliqua-t-il, nous creuserions une contre-mine et le danger disparaîtrait... C'est justement ce qu'on appelle à la guerre en terme de tranchée : *Donner le Canon-plet*.

—Il faudrait connaître le secret de Paula Baltus... continua René.

—Oui, parbleu !... Mais comment ?...

—Ah ! comment ? répéta René avec un geste vague. Vous pouvez mieux que moi répondre à cette question... Chercher.

—Je chercherai.

Un long silence suivit ces paroles, puis le faussaire émérite, comme pour éloigner de son esprit la préoccupation qui l'obsédait, tenta de modifier l'entretien.

—Avez-vous vu le docteur aujourd'hui? demanda-t-il.

—Oui, mais dans des conditions qui ne me permettaient pas de lui parler à cœur ouvert... Je le verrai demain, ou plutôt ce matin, car il est minuit passé.

—Mettez-le au fait de la situation... Il est de bon conseil... Peut-être nous donnera-t-il une idée pour combattre Paula Baltus sans trop de désavantage...

—Fabrice, notre salut est entre vos mains! Voulez-vous que le danger s'évanouisse comme un brouillard? Voulez-vous que Paula perde jusqu'au souvenir de ses rêves de vengeance? Voulez-vous qu'elle nie l'évidence et qu'elle traite la vérité de mensonge si quelqu'un, par hasard, vient un jour la lui révéler?

—Certes, je le voudrais!...

—Cela dépend de vous...absolument de vous...

—Je ne comprends pas...

—Je vais m'expliquer...Avez-vous vu *Ruy-Blas*?



Si le souffle léger qui soulevait sa gorge n'avait prouvé la vie, on aurait pu la croire morte.

—Ce sera difficile. Paula Baltus a des armes puissantes, la volonté, la soif de vengeance, et la fortune qui rend tout possible.

—Elle est très riche?

—A millions...

—Jeune?

—Oui.

—Jolie?

—Belle, jolie, éblouissante...

René se leva brusquement.

Il s'approcha de son complice et le regardant à son tour bien en face, les yeux dans les yeux, il lui dit :

—Singulière question! Qui ne l'a vu?

—Eh bien, souvenez-vous de la scène qui termine le premier acte, et des deux derniers vers de cette scène... Ruy-Blas dit à don Salluste :

Que me commandez-vous, seigneur, présentement

Don Salluste répond à son valet, en lui montrant la reine :

De plaire à cette femme, et d'être son amant!

## VII

### UN FAUSSAIRE ÉMÉRITÉ

Fabrice sourit.

—J'y ai déjà pensé, croyez-le bien...fit-il.

—Alors, reprit René Jancelyn, vous comprenez comme moi qu'une fois maître du cœur et de l'âme de Paula Baltus, vous dominerez sa volonté...

—C'est indiqué d'avance.

—Êtes-vous décidé à tenter l'aventure ?

—Parbleu !

—Pourrez-vous arriver facilement à cette jeune fille ?

—Oui. Je n'ai qu'à vouloir pour être bien reçu...

—Comment vous semble-t-elle disposée pour vous ?

—Elle me témoigne une bienveillance exceptionnelle.

—Mais alors vous avez des chances sérieuses de réussite !...

—Je l'espère et j'y compte...

—Quand commencerez-vous le siège de Paula ?

—Dans deux jours.

—A merveille ! Voilà ce que j'appelle ne point perdre de temps ! Songez aussi au batelier de Melun.

—Je m'occuperai de lui dès demain...

—Quand vous aurez conduit à bonne fin ces deux entreprises, il me semble que nous pourrions dormir en paix.

—Je ne demande qu'à le croire.

Tandis qu'échangeaient les paroles qui précèdent, Fabrice laissait ses yeux errer sur les objets disparates chargeant la grande table auprès de laquelle il était debout.

Son regard tomba sur un carré long de papier rose, imprimé en partie et portant, tracés à la main, des chiffres et une signature.

Ce papier attira son attention.

—Tiens, dit-il, vous avez un chèque de Paul de Langeais, ce gommeux millionnaire qui fait parler de lui depuis quelque temps dans le monde du sport et des femmes... Vingt-cinq mille francs ! Peste ! le chiffre est rond !...

—Ce chèque n'est pas à moi... répliqua René.

—A qui donc ?

—A ma sœur qui m'a prie de le toucher pour elle...

—Ah ! s'écria Fabrice en riant, ce chiffon vient de Mathilde !... Très bien ! Je sais maintenant le nom qu'elle refusait de m'apprendre... Dites-moi, cher ami, est-ce que vous allez vous servir de ce chèque ?...

Comment l'entendez-vous ?... Je me suis chargé de le présenter... donc je le présenterai...

—Tel qu'il est ?

—Oh ! que nonni !... pas si sot !

—Ainsi, vous allez le surcharger ?

Pour gagner ma commission, oui, mon bon... De vingt-cinq mille, je le porterai à quarante-cinq mille... Rien n'est plus simple...

—Prenez garde !...

—A quoi donc ?

C'est un fait du même genre qui, rendant nécessaire la mort de Frédéric Baltus, m'a conduit au pied de l'échafaud, et le docteur et vous à la porte du baignoir...

—Bas ça, répliqua René Jancelyn. Vous êtes vivant, et nous sommes libres.

Prenez garde ! répéta Fabrice. Cessez ce jeu terrible ou, malgré votre habileté, vous finirez par perdre...

Vous en parlez fort à votre aise ! Si je renouais à l'usage de mes petits talents, que me resterait-il ? La vie de plaisir, à Paris, est hors de prix !...

—Mais songez donc, mon cher, que vous allez commettre une maladresse insigne !... falsifier ce chèque est de la folie pure !

—Pourquoi ?

—Parce que Paul de Langeais ayant donné cette valeur à Mathilde, qui vous l'a remise, on saura qu'elle a passé par vos mains, et la piste du faussaire deviendra facile à suivre...

—Laissez donc ! répondit-il. Je ne suis ni un sot ni un enfant ! Mes précautions seront prises et bien prises... Je n'agirai qu'à bon escient... On soupçonnera l'univers entier avant de songer à moi ! D'ailleurs mettons tout au pis : jamais Paul de Langeais, passionnément épris, ne se déciderait à porter plainte contre le frère de Mathilde.

—On s'endort en croyant ces choses, et le réveil arrive, emportant les illusions !...

—Ah ! dit René avec impatience, je vous répète que je n'ai rien à craindre et que vous tremblez sans motifs... La besogne sera si bien faite que M. de Langeais lui-même en pourrait être dupe... Vous allez voir de quelle façon je procède.

Le faussaire émérité aviva le feu du poêle sur lequel nous savons que chauffaient plusieurs fers.

Il revint s'asseoir et choisit deux fioles bouchées à l'émeri parmi celles qui couvraient une partie de la table.

Le contenu de la première était limpide comme de l'eau de roche.

La seconde renfermait un liquide couleur d'or et d'une merveilleuse transparence.

René déboucha ce flacon, y trempa un petit pinceau fait de fils d'argent aussi minces que des cheveux, et passa légèrement ce pinceau sur les mots *vingt-cinq mille* écrits en toutes lettres, et sur les chiffres indiquant la même somme.

Il referma le flacon, prit un fer sur le poêle et, après s'être assuré du degré de chaleur en l'approchant de sa joue, il l'appuya sur le chèque préalablement recouvert d'un carré de papier hrouillard.

—Ce réactif puissant, dit-il, va faire disparaître l'écriture.

—Sans altérer le papier ? demanda Fabrice.

—En l'altérant d'une façon momentanée, mais je lui rendrai dans un instant sa couleur primitive et sa solidité, le liquide dont je viens de faire usage n'agit que sur l'écriture... l'encre d'impression lui résiste.

René enleva le fer.

Il ne restait en effet nulle trace d'écriture, mais le papier était devenu grisâtre par places.

A l'aide d'un second pinceau saturé du liquide incolore de la première fiole, le jeune homme imbibait le papier, puis il appliqua un fer plus pesant que le premier.

Au bout de quelques secondes l'opération était finie.

Le chèque, parfaitement frais et d'un rose immaculé, ne conservait, outre les lignes imprimées, que les mots : *Payez à vue et au porteur*, et la signature *Paul de Langeais*.

—Maintenant, reprit René, il ne s'agit plus que de remplir les blancs, et je vais le faire avec un chic dont vous me donnerez des nouvelles... Le créateur du chèque n'y verrait que du feu...

Le frère de Mathilde prit une plume d'oie, bien supérieure pour la souplesse aux meilleures plumes de fer, la tailla lui-même lentement, minutieusement, la trempa dans l'encre, essaya sur un morceau de papier les pleins et les déliés, et d'une main ferme et sûre d'elle-même, écrivit *quarante-cinq mille francs* en lettres et en chiffres.

—Là ! fit-il en jetant sa plume sur la table. Voilà comment en dix minutes on gagne vingt mille francs !

—Et le baignoir... ajouta Fabrice.

—Allons donc ? Est-ce que le baignoir est fait pour les habiles ?... Pourquoi, d'ailleurs, ces suppositions désobligeantes en face d'un si joli travail ? A quoi diable allez-vous penser ?

—Est-on maître de ses pressentiments ? Il me semble que ce chèque nous portera malheur à tous deux...

—De la superstition ! fit René en riant. Eh bien, tout peut s'arranger...

—Comment ?

—Donnez-moi quarante-cinq mille francs et le chèque est à vous... Vous le brûlerez si bon vous semble... Une fois réduit en cendres il ne vous inquiétera plus...

Fabrice avait en poche une grosse somme...

Il fut au moment de s'écrier :

—Marché conclu !...

Mais il se ravisa et répondit tranquillement :

—Vous êtes fou ! Est-ce que je suis riche ?...

—Vous le serez un jour, heureux neveu d'un oncle millionnaire ! Moi je n'ai que ma modeste industrie ! Votre lot vaut mieux que le mien ! Sur ce, mon cher, il est deux heures, et je tombe de fatigue...

—Vous ne partez pas avec moi ?  
 Non... j'ai dans l'autre chambre un canapé-lit sur lequel je vais me jeter... Laissez-moi dormir, s'il vous plaît.  
 —Bonne nuit, alors !...  
 —Bonne nuit ! et tenez-moi au courant des moindres incidents qui pourraient survenir...  
 —Soyez tranquille... Où vous verrez-je ? ..  
 —Où vous voudrez, sauf ici cependant... Je compte n'y pas remettre les pieds de longtemps... Si vous m'écrivez, rien de compromettant surtout... Pour signature X. Y. Z. On ne saurait agir avec trop de prudence.  
 —C'est mon avis...  
 —Descendez sans bruit et, pour vous faire ouvrir la porte, frappez trois petits coups au carreau du concierge... Il croira que c'est moi qui sors et ne questionnera point.  
 Fabrice suivit les recommandations de René, descendit sur la pointe des pieds, frappa trois coups et se trouva dehors.  
 A la hauteur de la place du Château d'Eau il héla un fiacre attardé et quarante minutes plus tard il rentra dans son appartement de la rue de Clichy.

## VIII.

## L'INTENDANT DE FABRICE

Après le départ de Fabrice, René Jancelyn referma sa porte à double tour, mais, au lieu de se jeter sur son canapé-lit, il revint s'asseoir dans la première pièce, le visage sombre et le front traversé par une grande ride qui dénotait sa préoccupation profonde.

—Tout va mal ! se dit-il. Cette jeune fille me fait peur !... Sa volonté ferme, ses millions, sa soif de vengeance, la rendent bien autrement redoutable que la justice ! Fabrice réussira-t-il ? Qui pourrait l'affirmer ? Or, s'il échoue, le péril est imminent !... Prudence est mère de sûreté. Dès demain mes mesures seront prises et, à la moindre alerte, je mettrai la frontière entre les curieux et moi... .

Ayant ainsi monologué, le frère de Mathilde quitta son siège, ouvrit la grande armoire de chêne, fit glisser sur ses rainures un panneau mobile au fond de ce vieux meuble, démasquant ainsi une ouverture étroite, une sorte de niche pratiquée dans la muraille.

Il y prit un coffret de fer qu'il ouvrit et dont il renversa le contenu sur la table.

C'étaient des liasses de billets de mille francs.

René les compta.

Il y en avait trente, de vingt-cinq billets chacune.

Le jeune homme eut un sourire aux lèvres.

—L'industrie était bonne ! se dit-il. Sept cent cinquante mille francs dont mes chers associés ne soupçonnent point l'existence ! Avec cela je vivrai n'importe où, très heureux et très considéré.

Il serra cette fortune dans un sac de cuir, avec le chèque qu'il venait de sur-charger, puis, passant dans la pièce voisine, il éteignit sa lampe, s'étendit sur le canapé en se faisant de sa gibicière un oreiller, et dormit jusqu'au point du jour.

La première clarté de l'aube l'éveilla. Il fut aussitôt debout et se mit à emballer tout son arsenal de faussaire dans les caisses vides dont nous avons signalé la présence et qu'il cloua soigneusement.

À huit heures du matin, il avait fini.

Il se lava les mains, revêtit un paletot quelque peu démodé, noua autour de son cou un foulard rouge par-dessus sa cravate, se coiffa d'un chapeau mou, mit en bandoulière le sac de cuir, descendit et entra dans la loge.

—Tiens, c'est vous, monsieur Landrinet ! s'écria le concierge stupéfait.

—Pourquoi cet étonnement, père Philippe ?

—Je croyais vous avoir entendu sortir cette nuit... Un locataire a frappé les trois coups à son carreau pour demander le cordon... et c'est votre habitude...

—Ce n'était pas moi, vous le voyez... Papa Philippe, je déménage...

—Tant pis, monsieur Landrinet, tant pis ! Et quand est-ce que vous quittez la maison ? ..

—Tout de suite.

—Mais vous n'avez pas donné congé ! ..

—Aussi vais-je vous payer le terme qui court et le terme suivant...

—Comme ça vous serez en règle, et libre comme l'air...

Seulement, vous comprenez que je n'ai pas vos quittances...

—Un reçu de vous me suffira... Voici deux cents francs pour les deux termes...

René étala dix louis sur la table.

Le concierge écrivit un reçu.

—Et j'ajoute vingt francs pour vous... continua le jeune homme.

—Grand merci, monsieur Landrinet !... Ah ! je regrette de vous voir partir... Sans vous commander, où allez-vous ?

—À la campagne...

—Loin de Paris ?

—Non, tout près... à Fontenay-aux-Roses. Quand je passerai par ici j'entrerai vous dire bonjour. Au revoir, papa Philippe...

René quitta la maison, revint au bout d'une heure avec une tapisserie et deux hommes, fit charger le modeste mobilier et les caisses que nous connaissons, monta sur le siège à côté du conducteur, et lui dit :

—La place de la Bastille, la rue Saint-Antoine et la rue Saint-Paul pour gagner les quais...

Fabrice s'était mis au lit en rentrant chez lui, mais il avait dormi d'un mauvais sommeil, hanté par des cauchemars dans lesquels passaient tour à tour le condamné de Melun dont il voyait rouler la tête, Paula Baltus dont il fallait voler le cœur, Jeanne folle enfermée dans la maison de santé d'Auteuil, et Maurice Delarivière entassant des millions qui formaient une pyramide éblouissante...

Puis le sang et l'or se mêlaient et devenaient un fleuve où Fabrice se sentait périr, poursuivi sans relâche par Paula Baltus secouant derrière lui la tête du décapité.

Au point du jour il s'éveilla comme s'était éveillé René rue des Tournelles, et sonna son valet de chambre à deux ou trois reprises.

Laurent se leva tout endormi et surtout complètement ahuri.

Comment pouvait-il se faire que son maître réclamât ses services à cinq heures du matin ?

Que se passait-il d'anormal ?

Que signifiait une si étrange et si complète perturbation dans les habitudes du jeune homme ? Un cataclysme se préparait-il ?

Le valet de chambre s'empressa d'accourir en se frottant les yeux et en se posant ces questions.

Fabrice se promenait de long en large, un cigare aux lèvres.

—Monsieur est debout, s'écria Laurent avec cette familiarité dont nous savons que son maître lui laissait prendre l'habitude. Monsieur ne sait dont pas l'heure qu'il est ?

Pour toute réponse Fabrice indiqua du doigt le cadran de la pendule.

—Hier à huit heures, continua le valet de chambre. Aujourd'hui à cinq ! Alors, demain, monsieur ne se couchera plus du tout ?

—Peut-être...

—Le service de monsieur deviendra bien difficile... Enfin, je ferai de mon mieux... Que désire monsieur...

—M'entretenir avec vous, Laurent, de choses sérieusement intéressantes...

—C'est beaucoup d'honneur que me fera monsieur... Aux ordres de monsieur...

—Combien gagnez-vous chez moi, Laurent ?

—Monsieur le sait bien... soixante francs par mois, et ce n'est pas trop...

—Vous économisez, cependant...  
 —Un peu, monsieur, mais en me privant sur le vin...  
 —Sur le vôtre, peut-être... mais sur le mien ?  
 Laurent fit le geste eloquent de l'innocence injustement soupçonnée.  
 —Oh ! monsieur, s'écria-t-il, voilà quinze jours que notre cave est à sec... Je voulais même en parler à monsieur.  
 —Comment à sec ?  
 —Monsieur peut voir...  
 —Il y a un mois environ, vous m'avez accusé la présence d'un assez joli nombre de bouteilles...  
 —Il y a un mois, oui, monsieur, elles y étaient. Mais monsieur doit se souvenir qu'il y a quinze jours, il a donné un déjeuner où on a bu pas mal.  
 —Enfin, passons... dit Fabrice.  
 —Oui, c'est ça, monsieur, passons, appuya Laurent avec conviction, et tout bas il se demandait : Où monsieur veut il en venir ? Je suis peut-être allé un peu vite avec le vin...  
 Cependant monsieur n'a pas la mine d'un homme en colère.  
 Fabrice reprit en souriant :  
 —A partir d'aujourd'hui, Laurent, vous toucherez cent francs par mois.  
 —Cent francs ! répéta le valet de chambre ébloui. Cent francs ! Est-ce que monsieur hérite ?  
 —Non, mais je vous ai dit hier que ma position se modifiait... il en résulte que la vôtre suit une marche ascendante. Vous allez devenir intendant.  
 Laurent prit l'attitude fière d'un suisse de cathédrale, redressa la tête et mit son poing droit sur sa hanche.  
 —Monsieur me comble et m'honore ! s'écria-t-il. Etre intendant, c'était mon idéal, mais je serai digne des grands !  
 —Grandeurs qui ne vous empêcheront point, je pense, de rester mon valet de chambre.  
 —Monsieur, ce cumul est mon rêve... Est-ce ici que je dois fonctionner ?  
 —Non, c'est à Neuilly, dans la propriété que j'ai achetée hier pour mon oncle et que je vais habiter avec lui...  
 —A Neuilly, sur la Seine ?  
 —Oui. Notre parc longe la rivière...  
 —On pourra donc aller à la pêche, monsieur ? taquiner le goujon et l'ablette ?  
 —Parfaitement !  
 —Et quand entrerons-nous dans ce paradis ?  
 —Aujourd'hui même. Il s'agit de monter la maison de mon oncle. Connaissez-vous des gens sûrs, bien au fait du service ?...  
 —J'en connais, oui, monsieur, j'en connais... Quels domestiques faut-il à l'oncle de monsieur ?  
 —Un cocher, un palefrenier, un valet de chambre, un valet de pied, un groom, un cuisinier, un aide de cuisine et deux femmes de chambre.  
 —Total, neuf personnes. Avant midi j'aurai tout cela, et de confiance... Quels seront les gages, s'il vous plaît, monsieur ?  
 —Les gages habituels... arrangez cela... Il faut que tout ce monde soit à son poste ce soir... Vous vous installerez demain... Vous distribuerez les logements des domestiques... Vous ferez apporter du vin dans la cave et garnir les greniers de fourrage et d'avoine... Voici l'adresse de la maison et un mot pour le concierge qui est en même temps jardinier... Ces deux mille francs vous suffiront pour les premières dépenses... Vous paierez tout comptant, et vous me remettrez les factures acquittées...  
 —Oui, monsieur...

## IX

## L'HOMME DE MELUN

—J'irai moi-même à Neuilly dans l'après-midi, continua Fabrice, et je m'assurerai que mes instructions ont été bien comprises. Allez, Laurent, et ne perdez pas une minute.

Que monsieur soit tranquille ! s'écria le valet de chambre promu à la dignité d'intendant, monsieur sera content de moi.

Fabrice s'habilla, sortit, prit une voiture, et se rendit avenue des Champs-Élysées, chez un grand marchand de chevaux avec lequel il avait eu des rapports antérieurs.

Il fit l'acquisition d'une paire de carrossiers anglo-normands, d'un vigoureux cheval de coupé, d'un cheval de selle pour Edmée, et d'un joli cob à deux fins dont il comptait se servir lui-même pour la selle et l'attelage.

Kellner, le célèbre fabricant de voitures de l'avenue Malakoff fournit un landau, un coupé trois quarts et un poney-chaise, trois merveilles.

Le jeune homme se fit conduire rue Le Peletier chez le khédivé, tapissier sans rival dont chaque création est un objet d'art.

— Cher monsieur, lui dit-il, je viens vous demander l'impossible.

Le mot impossible n'est pas français, répliqua Fleuriot. De quoi s'agit-il ?

—D'installer complètement d'ici à demain trois pièces : un salon, une chambre à coucher et un cabinet de toilette, tentures, tapis et mobilier, et de faire un de ces chefs-d'œuvre dont vous avez l'habitude.

—Comptez sur moi...

Et le grand artiste partit pour Neuilly avec une escouade d'ouvriers.

Une fois ces courses faites et ces détails réglés, il était tout près de dix heures et demie.

Fabrice gagna le ministère de la marine et renvoya sa voiture.

—Où allez-vous, monsieur ? lui demanda le concierge en l'arrêtant au passage.

—Au bureau de M. Raoul Hardy...

—Pas encore arrivé, le lieutenant Hardy, mais il ne tardera guère.

Il ne tarda guère en effet, car au moment précis où s'échangeaient ces paroles, il franchissait le seuil de la porte cochère donnant sur la rue Royale, et tendait la main à Fabrice en s'écriant :

—Bonjour, cher ami, suis-je en retard ?

—Nullement... J'arrive...

—A quel propos le rendez-vous que m'a donné ta lettre ?

—Je te dirai cela tout à l'heure, mais d'abord allons déjeuner.

Les deux jeunes gens se dirigèrent, bras dessus bras dessous, vers la place de la Madeleine et entrèrent au café Durand où Fabrice commanda un menu de gourmet que le lieutenant apprécia en connaisseur.

—Présentement, fit-il après avoir calmé la première fougue de son appétit, le moment de t'expliquer est venu... Ton billet laconique m'a fort intrigué... De quoi s'agit-il ?

—De la chose du monde la plus simple... répéta Fabrice. J'ai besoin que tu me rendes un service...

—Dispose de moi... si c'est possible ça se fera...

—C'est possible et facile.

—Alors, c'est fait...

—Un ancien matelot m'a été recommandé chaudement... Je songe à le placer comme batelier et gardien d'une flottille d'embarcations chez un parent à moi qui habite le bord d'une rivière et qui a la passion du canotage ; mais, avant de donner à cet homme un poste de confiance, je tiendrais à avoir des renseignements au sujet de sa conduite pendant son passage dans la marine.

—Tu as très bien fait de t'adresser à moi... Je suis attaché au bureau des archives et il me suffira de cinq minutes pour te donner satisfaction pleine et entière... Tiens-tu à être renseigné aujourd'hui même ?

—Oui, beaucoup.

—Tout à l'heure nous irons ensemble aux archives et je chercherai ce qui t'intéresse...

Le déjeuner s'acheva gaiement, car Fabrice savait mettre de côté ses préoccupations quand il le fallait, et les deux amis reprurent le chemin du ministère.

Raoul Hardy gagna son bureau, se munit d'une clef et se dirigea, suivi de Fabrice, vers la salle des archives dans les combles du bâtiment.

Là d'innombrables in-folio, classés avec ordre, étaient rangés sur des tablettes.

—Le nom de ton ancien matelot ? demanda le lieutenant.

—Claude Marteau.

—A quelle classe appartenait-il ?

—A celle de dix-huit cent cinquante-neuf.

—Bien.

Raoul Hardy explora un rayon où se trouvaient les répertoires entassés là depuis des époques reculées, et prit celui dont le dos parcheminé offrait le millésime de 1859.

Il ouvrit le répertoire à la lettre M, et, suivant du doigt la colonne de noms, il les lut à voix basse l'un après l'autre.

—Marteau... dit-il enfin, *Claude Marteau...* C'est singulier. Nous avons ici trois Marteau, portant tous trois le prénom de Claude... Connais-tu le lieu de naissance de celui qui t'occupe ?

—Oui... il est né à Melun...

—A Melun... répéta le lieutenant, parcourant de l'œil la colonne parallèle à celle des noms, parfait ! Melun... Je tiens notre homme... Passe-moi un carré de papier, une enveloppe de lettre, n'importe quoi..

Fabrice arracha une feuille de son carnet et la tendit à Raoul avec un crayon.

Le jeune homme y inscrivit un numéro d'ordre qui le renvoyait à l'année 1859, livre 4, folio 56.

Il s'approcha d'un autre rayon, y prit le volume désigné par le répertoire et l'ouvrit à la page indiquée.

Cette page était la feuille matricule du matelot.

Il lut à haute voix.

—*Claude-Pierre Marteau, fils de Julien-Antoine Marteau, serrurier, et de Catherine Houet, son épouse, né à Melun, Seine-et-Marne, le 15 janvier 1839, incorporé à la 3e compagnie des marins de la flotte à Cherbourg, le 4 juin 1860...*

—Cela nous importe peu... dit Fabrice, vois aux états de services...

—M'y voici... "*fait la campagne de Cochinchine...*"

—Passe aux punitions...

Raoul Hardy tourna le feuillet.

"*Quinze jours de salle de police...*" continua-t-il.

"*Quatre jours de salle de police.*"

"*Huit jours de prison...*"

—Est-ce tout ?

—Non pas, diable ! s'écria le lieutenant, en posant le doigt sur une annotation à l'encre rouge. Voici qui devient sérieux !

—Qu'est-ce donc ?

—Ton matelot avait, paraît-il, la main légère...

—Une punition grave ?

—Fichtre, je crois bien ! "*Condamné en 1865, à cinq années de réclusion pour vol...*" qu'est-ce que tu dis de ça ?...

—Je dis que je devinais vaguement quelque chose de ce genre...

—A quel propos ?

—Le vieillard avait trop peur des gens de justice...

—Ah ça ! tu le connais donc personnellement, ce Claude Marteau ?

—J'ai eu l'occasion de le voir une fois, et de causer avec lui.

—C'est un piètre sujet dont il faut se défier...

—Aussi ne donnerai-je aucune suite à mes projets... A-t-il fait ses cinq ans ?

Raoul Hardy consulta de nouveau le registre.

—Non, répondit-il.

—Comment cela ?

—Sa bonne conduite lui a valu sa grâce au bout de deux ans... Il est sorti de prison en 1867... A tout péché miséricorde. Peut-être le pauvre diable s'est-il amendé...

—Je ne m'y fierais pas... La bonne conduite des détenus n'est bien souvent que de l'hypocrisie... Ils ont soif d'une réduction de peine et se donnent l'air de petits saints... Dans aucun cas je ne me chargerais de placer un repris de justice... Tout ceci me met dans l'embarras... Je dois une réponse à la personne qui compte sur un batelier.

—Eh bien, la réponse est toute simple... Elle n'est même que trop simple... Il suffit d'exposer catégoriquement des faits qui parlent d'eux-mêmes...

—Sans doute, mais je dois également répondre à l'ami qui m'a recommandé Claude Marteau... Je tiens à lui prouver, pièces en main, qu'il m'est impossible de recommander à mon tour son protégé... Bref je voudrais avoir un relevé de tout ceci, avec les dates... Une pièce authentique enfin... Peux-tu me la donner ?

Raoul Hardy hésita pendant une seconde.

—Je ne sais trop si j'en ai le droit, dit-il ensuite, et, entre nous, j'en doute un peu... mais pour toi qui es un ami, je le ferai, quoique ce soit irrégulier.

—Merci, mille fois... T'est-il possible de me remettre ce relevé tout de suite ?

—Non, car j'ai sur mon bureau un travail pressé dont je dois m'occuper sans retard, mais la pièce demandée sera chez toi ce soir, sous enveloppe.

—Tu me le promets ?

—Absolument.

Fabrice remercia de nouveau le jeune attaché, lui serra la main et quitta le ministère.

En foulant le trottoir de la rue Royale, il se disait :

—Je te tiens, Claude Marteau ! Quoi qu'il arrive, désormais tu n'es plus à craindre... A Auteuil maintenant, chez Rittner !...

X

#### EN QUELLES MAINS ÉTAIT LE SORT DE JEANNE

Le médecin des folles se trouvait dans son cabinet, où Fabrice fut introduit sur-le-champ.

Les deux hommes se serrèrent la main.

—J'étais sûr que vous viendriez aujourd'hui, dit Rittner, et j'avais donné l'ordre de ne pas vous faire attendre... Y a-t-il du nouveau ?

—Il y en a beaucoup, répliqua Fabrice ; je vous apporte des nouvelles graves.

—Graves pour vous ? demanda le médecin avec une physionomie presque moqueuse.

—Pour vous aussi, mon cher... Et ce n'est pas la peine de sourire comme vous le faites, car il s'agit de choses sérieuses.

—Ah bah ! vous êtes un trembleur...

—Attendez une minute et nous verrons si vous garderez cette belle insouciance.

Rittner ne souriait plus. Il était devenu tout d'un coup très-attentif.

—Expliquez-vous..., fit-il, vous m'intriguez beaucoup. De quoi est-il question ? Allez-vous me parler encore du batelier de Melun ?

—Non, mais d'un ennemi bien autrement à craindre.

—Quel est cet ennemi ?

—Paula Baltus.

—La sœur de Frédéric ! s'écria le docteur.

—Oui...

Et Fabrice répéta ce qu'il avait raconté la nuit précédente à René Jancelyn, c'est-à-dire la scène dont il avait été témoin la veille au parc des Princes, chez le banquier Jacques Lefebvre.

Frantz Rittner écoutait avidement, pesant chaque parole, selon son habitude, afin d'en tirer une déduction.

—C'est grave, en effet... murmura-t-il, quand Fabrice eut fini ; il fallait questionner cette jeune fille et lui arracher le secret du moyen infallible qu'elle compte mettre en œuvre pour découvrir la vérité...

—Je ne pouvais que me compromettre en insistant...  
 —Qu'avez-vous résolu ?  
 —De me faire aimer de Paula Baltus, si je puis, et de la dominer ainsi...  
 —Espérez-vous réussir ?  
 —Au risque de vous paraître singulièrement fat, je répondrai : *Oui, je l'espère...*  
 —Tant mieux, cent fois, car Paula Baltus est dangereuse et je la crois capable d'atteindre le but qu'elle poursuit... Il y a dans toute cette affaire d'étranges complications que je soupçonne et que vous n'entrevoiez point... La sœur de Frédéric connaît-elle madame Delarivière ?  
 —Je suis certain qu'elle ne l'a jamais vue...  
 —Sait-elle que madame Delarivière est folle et que l'exécution de Melun a été la cause déterminante de cette folie ?...  
 —Elle l'ignore...  
 —Vous en êtes sûr ?...  
 —Absolument.  
 —Eh bien ! qu'elle ne le sache pas ! dit Frantz d'une voix sourde : qu'elle ne le sache jamais !  
 —Pourquoi donc ? demanda Fabrice, étonné de l'expression des traits du docteur.  
 —Parce qu'une pensée qui m'est venue lui viendrait certainement, et qu'une fois cette énergique créature sur la bonne piste, il ne nous resterait qu'à faire nos paquets et à partir pour l'étranger par les trains les plus rapides...  
 —Te ne comprends pas... Expliquez-vous.  
 Au lieu de répondre le docteur interrogea  
 —Qu'est-ce, au juste, que cette femme inscrite sur mon registre d'entrée sous le nom de madame Delarivière ? demanda-t-il.  
 —Eh ! vous le savez bien... C'est Jeanne Taillandier, la maîtresse de mon oncle...  
 —Jeanne Taillandier a-t-elle une famille ?  
 —Je l'ignore et j'en doute... Je la crois orpheline et de très-humble origine... Quand mon oncle l'a connue et s'en est épris, elle était quelque chose comme institutrice, donnant des leçons de grammaire ou de piano, et courant le cachet pour vivre.  
 —Bref, vous n'avez jamais entendu dire qu'elle eût un frère ?  
 —Jamais... Mon oncle ne parlait point de cela, vous le comprenez et peut-être d'ailleurs lui-même ne le savait-il pas.  
 —Bien... Je vais maintenant vous poser une question très-carrée, à laquelle je vous prie de répondre très-carrément.  
 —Quelle est cette question ?  
 —Jeanne Taillandier doit-elle vivre ?  
 —Fabrice regarda Rittner avec un involontaire effroi : un petit frémissement agita ses paupières.  
 —Doit-elle vivre ? répéta le docteur.  
 —Oui, certes... quant à présent, du moins... murmura Fabrice... Qu'elle vive, mais qu'elle reste folle... Elle n'est pas à craindre...  
 —En avez-vous la preuve ?  
 —Que voulez-vous dire ?  
 —Ce que j'ai dit déjà, et fort imprudemment, devant votre oncle qui par bonheur n'a point compris où j'en voulais venir... Je répète que la terreur seule n'a pas causé la folie de Jeanne Taillandier... Votre tante de la main gauche connaissait certainement l'homme exécuté, et de plus cet homme, je l'affirme, était son propre parent.  
 Fabrice haussa les épaules.  
 —C'est bien invraisemblable ! fit-il.  
 —Invraisemblable peut-être, mais positif...  
 —Supposition pure...  
 —La preuve matérielle me manque, il est vrai, mais les preuves morales suffisent à former ma conviction... Comprenez-vous maintenant pourquoi il faut que Paula Baltus ignore la folie de Jeanne et la cause de cette folie ?... La sœur de Frédéric, devinant des liens du sang entre Jeanne et le condamné, chercherait dans cette voie... A l'aide du nom elle

retrouverait la famille... Elle saurait à qui ont été envoyés, avec une lettre sans doute, les quinze mille francs disparus... Elle tiendrait enfin le bout du fil d'Ariane, et il lui suffirait de dévider l'écheveau pour arriver au meurtrier et à ses complices...  
 Fabrice était pâle.

—Ah ! vous avez raison, dit-il. Mais rien de tout cela n'est possible si Jeanne reste folle.

—On sort de la folie, on ne sort pas de la tombe... Aussi, je vous demande encore : JEANNE DOIT-ELLE VIVRE ? Que voulez-vous ! A mon tour, j'ai peur...  
 —Eh bien, nous verrons... il sera toujours temps d'agir et, si le péril devient menaçant, d'en supprimer la cause.

—Soit ! Attendons, répliqua le docteur ; en ajoutant tout bas : *Si tu hésites trop longtemps j'agirai sans te consulter !* Chacun pour soi, morbleu !

Fabrice reprit :

—Mon oncle va m'accabler de questions. Il faudra lui répondre de façon pertinente. Comment va la folle ?

—Mieux... Le traitement agit... Elle est très calme... Dans quelques jours la vue de sa fille ne provoquerait aucune crise nouvelle... Ah ! je me chargerais volontiers de la guérir en moins de trois mois...  
 —Gardez-vous en bien ! s'écria Fabrice...  
 Le docteur se mit à rire.

—Recommandation naïve, cher ami ! dit-il un peu railleusement.  
 —Parlons d'argent... reprit Fabrice.

—Je demande pas mieux...  
 —Combien prendrez-vous à mon oncle pour soins donnés à votre pensionnaire ?

—Quinze cents francs par mois, est-ce trop ?...  
 —Ce n'est pas assez... Mettons deux mille...  
 —Peste ! vous agissez en prince !...  
 —J'agis en ami, ce qui vaut mieux... Et, comme la maladie sera de longue durée, voici six mois d'avance...  
 Le jeune homme prit son portefeuille et en tira douze billets de mille francs qu'il aligna devant Rittner.

—Je vais vous donner un reçu... dit ce dernier.

—S'il vous plaît... Entre nous je n'en aurais pas besoin, mais je fais fonction d'intendant et j'ai des comptes à rendre.  
 Le médecin des folles écrivit un reçu motivé, qui prit dans le portefeuille de Fabrice la place des billets de banque.

—Quand vous reverrai-je ? demanda Rittner.

—Mais tous les jours, excepté dimanche où nous devons aller à Melun... Mon oncle ne voudra certainement pas rester quarante-huit heures sans nouvelles...  
 —A bientôt donc !...  
 —A bientôt !

Fabrice remonta dans la voiture qui l'attendait à la grille de la rue Raffet et se fit conduire à Neuilly.  
 Une activité de fourmillière régnait dans la propriété nouvellement acquise.

Le jardinier et deux aides pris pour la circonstance ratisaient les allées et tondaient les gazons.

Le tapissier et ses hommes exécutaient dans l'intérieur de la villa les travaux commandés.

Les chevaux amenés depuis un quart d'heure piaffaient dans leurs boxes sur la litière épaisse.

Les panneaux vernis des voitures neuves étincelaient sous la remise.

Laurent, plein de dignité dans ses fonctions d'intendant, surveillait les domestiques enrôlés par lui et qui s'escrimaient de leur mieux à grand renfort de plumeaux et de balais.

—Tout va bien ici... pensa le jeune homme. Je puis aller au Grand-Hôtel où mon oncle m'attend...  
 XI  
 LA VILLA DE NEUILLY

En entrant chez M. Delarivière, Fabrice sut donner à sa physionomie mobile une expression joyeuse.

— Ah ! s'écria le vieillard, je vois à ton visage que tu nous apportes une bonne nouvelle...

— Vous ne vous trompez pas, cher oncle, répondit le jeune homme, je viens en effet d'Autueil et les nouvelles sont excellentes...

— Ainsi, ma bien-aimée Jeanne ?...

— Va mieux... beaucoup mieux... Aucune crise ne s'est manifestée. Le calme se maintient et le docteur est rempli d'espoir...

— Si vous saviez comme vous me rendez heureuse, mon cousin ! dit Edmée vivement ; certes, je vous aimais déjà bien, mais je vous aime cent fois davantage !

M. Delarivière reprit :

— Le docteur est content de sa malade, c'est beaucoup, ce n'est pas assez... Dans combien de temps suppose-t-il que la guérison sera complète ?

— Il m'a parlé d'un laps de trois mois au plus.

Le vieillard poussa un soupir.

— Trois mois ! répéta-t-il. Comme c'est long !... Songe donc que je ne me suis jamais séparé de ma chère Jeanne depuis dix-huit ans !... Que vais-je devenir pendant ces trois mois ?

— Nous sommes près de vous, mon oncle... répliqua Fabrice, nous vous donnerons, Edmée et moi, à force de tendresse, le courage d'attendre avec patience le jour de la réunion...

— C'est vrai... je suis ingrat... Au lieu de me plaindre, je devrais remercier Dieu de la part de bonheur qu'il me laisse. Dis-moi, Fabrice pourrai-je au moins voir Jeanne quelquefois !

— Le plus rarement possible... dans les premiers temps surtout... l'opinion de M. Rittner à cet égard ne s'est point modifiée...

— Et moi ? demanda la jeune fille, le docteur me permettra-t-il de visiter ma mère ?

— Il répondra lui-même à cette question d'ici à peu de jours, et je crois pouvoir vous promettre que sa réponse sera favorable à vos désirs...

Le visage d'Edmée s'empourpra.

— Quel bonheur ! balbutia-t-elle. Maintenant que ma bonne mère est calme, ma présence lui fera du bien, j'en suis sûre...

— Mes enfants, dit M. Delarivière, j'ai une recommandation importante à vous adresser à tous deux...

— Vous savez d'avance, mon oncle, qu'elle sera religieusement suivie... répliqua Fabrice. De quoi s'agit-il ?

— De garder l'un et l'autre un silence absolu au sujet de la terrible mais passagère maladie de ma chère Jeanne, et du lieu de sa retraite. J'expliquerai son absence, comme je l'ai déjà fait au parc des Princes, par une station de quelques semaines dans la famille de l'un de mes correspondants du Midi, station qu'une faiblesse momentanée a rendue nécessaire... Je ne veux pas qu'on dise un jour en parlant de Jeanne : "C'est madame Delarivière... vous savez bien... madame Delarivière qui a été folle..." j'en mourrais de chagrin, je le sens...

— Soyez sans inquiétude, mon oncle ! s'écria Fabrice. Personne au monde ne connaîtra par moi le secret fatal. Je serai muet...

Edmée ajouta :

— Et moi j'aurais gardé le silence, même si tu ne m'avais pas dit de me taire...

— Bien, mes enfants, reprit le banquier, je suis tranquille... Où en sommes-nous à Neuilly ? ajouta-t-il.

— Tout marche à merveille, cher oncle... et je crois que demain vous serez surpris, vous et ma cousine, de ce qu'on aura trouvé moyen de faire en si peu de temps.

— Ainsi notre installation aura lieu demain, positivement ?

— Oui, mon oncle...

— A quelle heure ?

— Dans l'après-midi... Nous déjeunerons ici, et nous dînerons chez vous, à Neuilly...

— En deux jours tu auras monté la maison de façon si complète ! s'écria M. Delarivière étonné. Est-ce possible ?

— Ne nie questionnez pas... Vous verrez... Je veux jouir de votre surprise.

— Décidément, Fabrice, tu es un précieux neveu !

— Dites un neveu très affectueux, cher oncle, j'aime mieux cela.

M. Delarivière, fort ému, sera la main du misérable fourbe qui, comblé de ses bienfaits, ne songeait qu'à le trahir.

Sept heures sonnaient. Un maître d'hôtel vint annoncer que le dîner était servi dans le petit salon.

Après le repas Fabrice, fatigué d'une journée si laborieuse, prit congé de son oncle et de sa cousine et regagna la rue de Clichy.

Il trouva chez son concierge, sous une enveloppe portant le cachet du ministère de la marine, la feuille des états de services et des punitions de Claude Marteau.

Le lieutenant Hardy avait tenu parole.

Cette nuit là, Fabrice dormit d'un profond sommeil et ne se réveilla qu'à huit heures.

Il s'habilla rapidement et partit pour Neuilly.

De la cave au grenier la villa était en ordre, et prête à recevoir ses nouveaux maîtres.

Le jeune homme complimenta de nouveau Laurent, monta au premier étage, visita l'appartement d'Edmée où les tapisseries venaient d'achever leur besogne, puis, très satisfait, se rendit au Grand-Hôtel.

Le déjeuner fut relativement gai.

L'espérance, depuis la veille, rendait à M. Delarivière une partie de ses forces épuisées par la douleur.

Edmée avait un double sujet de joie, d'abord l'amélioration survenue dans l'état de sa mère dont la guérison prochaine lui semblait assurée, puis elle pensait à Georges Vernier et sentait son cœur battre en se disant que le lendemain elle se rapprocherait de lui, et que peut-être elle le rencontrerait à Melun. Il convient d'ajouter que ce peut-être lui paraissait infiniment probable. On croit toujours ce qu'on désire.

On quitta le Grand-Hôtel vers une heure.

Laurent vêtu de noir, de blanc, très digne et très correct, ayant enfin la mine importante d'un intendant de bonne maison, attendait auprès de la grille ouverte, en compagnie du concierge-jardinier.

Ce dernier tenait à la main un magnifique bouquet composé des plus belles fleurs du jardin et des serres.

— Mademoiselle, dit-il en présentant ce bouquet à Edmée, c'est pour avoir l'honneur de fêter votre bienvenue... Dieu veuille que vous soyez heureuse ici comme nous le souhaitons de bon cœur...

La jeune fille remercia gracieusement, puis le landeau franchit la grille, décrivit une courbe autour de la pelouse et s'arrêta devant le perron où tous les domestiques attendaient, très curieux de voir la figure de leurs nouveaux maîtres.

Fabrice les présenta à son oncle et à sa cousine ; la visite de l'intérieur commença aussitôt après.

Les modifications apportées dans l'ameublement des salons, de la salle à manger et de la salle de billard, n'étaient ni nombreuses ni importantes.

C'est au premier étage que de grandes surprises attendaient le père et la fille.

Après avoir traversé l'appartement de M. Delarivière on entra dans celui d'Edmée qui, nous l'avons dit, se composait d'une chambre à coucher, d'un salon, et d'un cabinet de toilette.

L'enfant poussa un cri de joyeux étonnement.

Les collaborateurs de l'artiste Fleuriot, sous l'habile direction du maître, avaient réalisé le chef-d'œuvre promis.

D'anciennes tapisseries de Beauvais, divisées en panneaux, formaient la tenture.

Des tapisseries pareilles couvraient les meubles, du style Louis XVI le plus riche et merveilleusement sculptés. Les rideaux de Beauvais étaient doublés de taffetas blanc. Les pieds foulaient un tapis d'Aubusson.

Edmée étant blonde, on avait tendu la chambre à coucher de crêpe de Chine bleu turquoise, rehaussé d'une peluche fleur de pêcher. Le plafond, en crêpe semblable, mais de nuance fleur de pêcher, offrait l'aspect d'un velum antique.

Le crêpe de Cimo bleu se retrouvait dans les rideaux des fenêtres.

Le lit, reproduction exacte d'une couche pompéienne disparaissait à demi sous un nunge flottant de crêpe.

Le tapis, avec ses dessins d'un inimitable relief, était de provenance indienne.

Des étoffes brodées, des cachemires des Indes du plus fin tissu, recouvraient les sièges moelleux comme le duvet du cygne.

Sur la cheminée se voyait un cadeau de Fabrice à sa cousine, un ravissant éventail, signé du favori du monde de high-life, d'Ernest Keés, l'éventailliste célèbre dont les œuvres exquisent luttent de grâce et d'élégance avec les plus adorables modèles du dix-huitième siècle.

Décrire les merveilles du cabinet de toilette nous entraînerait trop loin.

Dans la tenture du salon d'Edmée on devinait une issue, masquée à demi par une flottante draperie de crêpe.

— Où conduit cette porte ? demanda M. Delarivière.

— Voyez, mon oncle... répondit Fabrice.

Le vieillard tourna le bouton et entra suivi d'Edmée. Fabrice resta de quelques pas en arrière.

La pièce dont le père et l'enfant venaient de franchir le seuil était une chambre à coucher d'un grand style. Les rideaux de lampas épais, abaissés devant les fenêtres, la rendaient un peu sombre...

## XII

### A MELUN

Au bout d'un instant les yeux du vieillard et ceux de sa fille s'habituaient au demi-jour et purent distinguer les détails.

Des vêtements appartenant à Jeanne se trouvaient disséminés çà et là comme si la jeune femme les avait quittés une heure auparavant.

Des jardinières pleines de fleurs saturaient l'atmosphère d'un parfum faible et doux.

Enfin, sur la cheminée on voyait la photographie de la pauvre folle en un cadre d'argent niellé.

Fabrice s'était adroitement emparé de cette épreuve que M. Delarivière gardait dans un grand portefeuille, et l'avait fait encadrer la veille.

Edmée s'agenouilla devant le portrait de sa mère. Le vieillard inclina la tête, tandis que des larmes d'émotion roulaient une à une sur ses joues.

Il prit les mains de Fabrice et les serra en balbutiant :

— Merci, mon enfant... merci du fond du cœur... Tu es bon... tu as pensé à tout. Voici la chambre de l'absente... Dieu veuille qu'elle y entre bientôt.

Le lendemain était le jour fixé pour la visite à Paula Baltus.

Il fallait se trouver à la gare du boulevard Mazas à sept heures quarante-cinq minutes.

On quitta la maison de Neuilly à six heures et demie du matin, et on rejoignit M. et Madame Jacques Lefebvre dans la salle d'attente où ils venaient d'arriver.

Le train partant à sept heures cinquante-six, la distribution des billets commençait.

Le cocher demanda des ordres.

Fabrice, ignorant l'heure du retour, lui dit de laisser ses chevaux à l'écurie... Le trajet de la gare à Neuilly s'effectuait le soir en voiture de place.

Les cinq voyageurs montèrent dans un compartiment de première classe où ils se trouvèrent seuls.

Edmée prit le coin de gauche et madame Lefebvre celui de droite.

La jeune fille semblait heureuse malgré son chagrin, bien atténué d'ailleurs, depuis la veille, par l'espérance.

Le train qu'emportait la vapeur allait à chaque tour de roue se rapprocher de Melun, où vivait Georges Vernier...

Une fois à Melun, elle comptait qu'un hasard heureux met-

trait le docteur sur son passage... Elle pourrait le voir et, qui sait, échanger peut-être avec lui quelques mots...

Pendant qu'Edmée s'absorbait dans ce rêve qu'elle se plaisait à nommer un pressentiment, madame Lefebvre souriait en entendant son mari caresser, sans perdre une minute, la marotte que nous connaissons déjà.

— Eh bien, mon cher Fabrice, demandait le banquier au jeune homme en lui frappant gaiement sur l'épaule, avez-vous pensé à mon orpheline depuis l'autre jour ?

— J'y ai pensé certainement, répliqua Fabrice. Mademoiselle Baltus n'est pas de celles qu'on puisse oublier.

— C'est vrai... Qui ne se souviendrait de sa grâce accomplie et de son charme incomparable... Car elle est charmante, n'est-ce pas ?

— Absolument charmante !

— Enfin, elle vous plaît ?

— Beaucoup, je vous assure.

— Comme jeune fille, je n'en doute pas ; mais vous plairait-elle comme femme ?

— Vous me faites cette question sérieusement ?

— Oui, pardieu !

— Eh bien, je vous réponds non moins sérieusement qu'épouser mademoiselle Baltus serait pour moi l'idéal du bonheur, mais qu'un tel mariage me semble trop beau pour être possible...

— Allons donc ! s'écria Jacques Lefebvre. Rien n'est impossible quand je m'en mêle !... Je me charge de mener à bien votre affaire... Une jolie affaire, mon gaillard ! Savez-vous que, depuis la mort de son pauvre frère, Paula possède trois millions...

— Trois millions !... répéta Fabrice.

— Assurément c'est une belle dot, dit M. Delarivière, mais l'union dont parle notre ami me paraît d'autant plus réalisable que ta fortune égalera tout au moins celle de mademoiselle Baltus.

— Je sais combien vous êtes bon, cher oncle, mais vous connaissez mes intentions. Je me suis promis de me consacrer à vous et de ne vous quitter jamais !

— Où est l'obstacle ? fit vivement Jacques Lefebvre. Vous épousez Paula sans vous séparer de votre oncle, et vous formez une seule famille, très unie et très heureuse.

— Certes ! s'écria M. Delarivière.

— Il me semble, répliqua Fabrice en souriant, qu'avant toutes choses il faudrait savoir si mademoiselle Baltus songe au mariage...

— Quelle jeune fille n'y songe pas ! répliqua le banquier.

— Admettons cela, poursuivit Fabrice ; mais il faudrait savoir en outre si mademoiselle Baltus, voulant se marier, m'accepterait pour mari ; en un mot, si je lui serais agréable.

— La question me paraît résolue d'avance... Paula vous a témoigné l'autre soir une sympathie particulière

— De la sympathie à l'amour il y a loin.

— Pas toujours ! Enfin, je vous le répète, donnez-moi carte blanche et laissez-moi faire... Je me charge de tout arranger.

On avait pris énormément de monde et perdu beaucoup de temps aux stations intermédiaires. A Brunoy s'était arrêté le train ayant plusieurs minutes de retard.

Au moment où il se remettait en marche, un autre train venant de Fontainebleau, entra en gare et se croisait avec lui.

Un espace de cinquante centimètres, tout au plus, séparait les portières des wagons du double convoi.

Edmée, nous le répétons, avait pris place dans le coin de gauche, c'est-à-dire du côté où le train marchait à contre-voie.

Elle regardait machinalement défilier les voitures.

Tout-à-coup une exclamation s'échappa d'un compartiment en face duquel la jeune fille venait de se trouver pendant la vingtième partie d'une seconde.

Elle tressaillit et toute son âme passa dans ses yeux ; mais le train en destination de Paris glissait sur les rails ; le compartiment était déjà loin.

Edméo se pencha au dehors, espérant qu'une tête apparaîtrait dans l'encadrement du châssis.

Elle ne vit rien et se laissa retomber à sa place avec un grand trouble. Son cœur battait à coups pressés. Elle se croyait sûre que ce cri, retentissant encore au plus profond de son âme, venait d'être poussé par Georges Vernier, et que le jeune docteur s'éloignait de Melun, tandis qu'elle-même s'en rapprochait.

Cette déception fit éprouver à la pauvre enfant une profonde angoisse. Elle eut beaucoup de peine à retenir ses larmes.

A neuf heures treize minutes le train fit halte de nouveau, et les employés circulèrent le long des wagons, en répétant :

—Melun ! Melun !...

—Cette arrivée rappelait à M. Delarivière des souvenirs récents et profondément douloureux. Il eut la force de cacher à tous les regards sa poignante émotion.

Paula Baltus attendait sur le quai.

Elle fit à ses hôtes le plus gracieux accueil, embrassa Edmée et madame Lefebvre, tendit la main aux hommes et rougit d'une façon presque imperceptible lorsque Fabrice pressa légèrement ses doigts effilés.

Fox, le beau lévrier gris de fer que nous connaissons, accompagnait sa maîtresse et se montrait fort accueillant avec les nouveaux venus à l'exception de Fabrice dont il ne subissait point les caresses sans un sourd grondement et un plissement des lèvres qui découvrait ses dents blanches et pointues.

Mademoiselle Baltus avait amené un break attelé en poste dans lequel tout le monde s'installa et qui prit au grand trot, sur la rive de la Seine, le chemin conduisant à l'habitation.

Fabrice aperçut de loin la cabane de la veuve Gallet, et la flottille de petites barques amarrées à l'embarcadère. Il songea à Claude Marteau, qu'il comptait bien voir le jour même.

En longeant le bouquet d'arbres auprès duquel Frédéric Baltus, frappé de trois balles, s'était abattu dans la neige, le neveu de M. Delarivière détourna la tête, ferma les yeux et pâlit.

Enfin le break franchit la grille et fit halte au bas du perron de la villa.

Fabrice, en pénétrant pour la première fois dans la demeure où avait vécu le frère de Paula, sentit un frisson courir sur sa chair. Tout son être se révolta malgré lui, mais il avait un cœur de bronze et un front d'airain. Il s'était imposé une tâche qu'il fallait accomplir pour le salut commun, et d'ailleurs une violente attraction le poussait vers la jeune fille... Il commanda donc à sa figure de rester impassible, et rien ne vint trahir le terrible combat qui se livrait en lui.

L'heure matinale ne permettait pas de se mettre immédiatement à table.

Mademoiselle Baltus fit servir des rafraîchissements sur la terrasse du haut de laquelle, la veille de l'exécution, elle avait rendu le salut que Fabrice lui adressait.

Jacques Lefebvre proposa de visiter le parc avant déjeuner. Cette motion obtint un succès complet ; tout le monde descendit et s'engagea dans les allées nombreuses.

M. Delarivière causait avec madame Lefebvre.

Fabrice servait de cavalier à Edmée.

Jacques Lefebvre avait passé le bras de Paula sous le sien, et l'entraînait la jeune fille en avant des groupes, dans l'unique but de se ménager avec elle un entretien confidentiel dont nous devinons le but.

### XIII

#### DEUX JEUNES FILLES

Fabrice avait remarqué le manège du banquier, et il s'en félicitait, sachant bien que l'excellent homme allait travailler pour lui.

—Ah çà ! cher monsieur Lefebvre, dit mademoiselle Baltus en souriant, est-ce que vous avez juré de faire en ma compa-

gnie le tour du parc au pas de course ? Quelle mouche vous pique, et d'où vient cette hâte ?

—J'ai hâte en effet de me trouver loin des oreilles curieuses... répliqua le banquier. Maintenant, nous sommes à bonne distance... personne ne peut nous entendre... profitons-en...

—Que de précautions !... Vous avez donc à me révéler quelque important secret ?

—Ne plaisantez pas, et écoutez-moi...

—Je ne demande que cela... Parlez, cher monsieur, je serai muette.

—Muette !... Gardez-vous-en bien !... Il faudra me répondre, au contraire, avec une entière sincérité...

—Un interrogatoire ! Vais-je être mise sur la sellette ?

—A peu près...

—Soit. Je me résigne... Questionnez ?

—Avez-vous réfléchi à ce dont nous avons causé chez moi, l'autre matin, avant votre départ de Paris ?...

Paula rougit et, fronçant un peu le sourcil, parut interroger sa mémoire.

—Mais, dit-elle au bout d'une seconde, et sans hésiter, nous avons parlé de beaucoup de choses, ce me semble...

—Allons... allons... pas de faux-fuyants ! répliqua le banquier. Vous savez fort bien à quelle partie de notre entretien je fais allusion...

—Non, en vérité... répliqua la jeune fille avec plus d'assurance que de franchise. Aidez-moi donc, s'il vous plaît...

—Il était question de Fabrice...

Paula eut un éclat de rire qui sonnait faux, et ses joues, de roses qu'elles étaient déjà, devinrent pourpres.

—Ah ! bon ! fit-elle, oui... oui... j'y suis... votre marotte, votre toquade comme vous dites...

—Marotte ou toquade, comme vous voudrez reprit Jacques Lefebvre. Le nom importe peu, mais dans tous les cas, chère enfant, mon unique toquade est d'assurer votre bonheur...

—J'en suis certaine, mon excellent ami, mais reste à savoir si, pour arriver à ce but, vous ne vous trompez point de chemin...

—Ce n'est pas répondre... je précise : Avez-vous songé à nos projets ?

—C'est-à-dire aux vôtres... Fort peu...

—Et à Fabrice ?

—Un peu plus peut-être...

—Et que vous disiez-vous en pensant à lui ?

—Mais c'est ma confession que vous me demandez ! !...

—Parfaitement !

—Eh bien, puisqu'on ne saurait se dérober à vos indiscretions, je me disais que M. Fabrice me semble un galant homme, un gentleman accompli, et qu'il a toutes mes sympathies... Je l'ai prouvé d'ailleurs, ce me semble, en l'engageant à vous accompagner ici où vous savez que je ne reçois jamais personne.

—A merveille ! Bref, il vous plaît ?

—Sans doute... Je ne lui marchandais point mon amitié.

—Il s'agit bien d'amitié, vraiment !... Vous plairait-il, non seulement comme ami, mais comme mari ?...

—Ah ! vous voulez en savoir trop long !

—Paula, je vous en prie, répondez-moi seulement

—Je n'ajouterais pas un mot.

—Alors, ça me suffit... Votre refus de répondre est un aveu très clair.

La jeune fille allait répliquer sans doute.

Elle n'en eut pas le temps.

La cloche de la villa, sonnant à toute volée, annonça que le déjeuner attendait les convives.

Paula fit faire volte-face à Jacques Lefebvre, le contraignit à rejoindre avec elle ses autres invités, et nos cinq personnages regagnèrent la maison.

Chemin faisant, le banquier trouva moyen d'envoyer à Fabrice un coup d'œil qui signifiait :

—Tout va bien !

Le déjeuner était excellent, mais malgré les efforts de Jacques Lefebvre à qui sa femme donnait cependant la réplique, une gaieté bien vive ne régna point autour de la table.

Le voisinage de Melun et les souvenirs évoqués par ce voisinage inspiraient à M. Delarivière une invincible mélancolie.

Edmée se sentait triste en pensant à Georges. L'occasion de le voir ce jour-là étant perdue, quand une semblable occasion se représenterait-elle ?

Paula, plus silencieuse que de coutume, tournait parfois du côté de Fabrice ses grands yeux humides, le contemplant à la dérobée, et s'isolait sans le savoir dans son maissant amour.

Fabrice, entrevoyant le succès de son entreprise, éprouvait une joie profonde, mais il jugeait utile à ses intérêts de se donner une apparence absorbée et rêveuse, et il y réussissait merveilleusement.

Après le déjeuner on alla prendre le café sous une véranda à l'italienne, garnie de treillage et de lierres et dominant les jardins, puis, la maîtresse de la maison laissa pour un instant les hommes causer avec madame Lefebvre, glissa son bras sous le bras d'Edmée et la conduisit dans le parc.

Jacques Lefebvre s'était montré bon prophète en annonçant que les deux jeunes filles deviendraient amies. Dès leur première entrevue au parc des Princes, une commune sympathie les avait entraînées l'une vers l'autre. Il leur semblait qu'elles s'étaient toujours aimées.

Edmée oubliait sa tristesse en se voyant seule avec Paula. Elle brûlait du désir de lui parler de Georges et de trouver en elle une seconde confidente, maintenant que sa compagne de pension, la gentille Marthe, lui manquait.

Mais comment aborder ce sujet délicat ?

La jeune fille se dit tout bas que le hasard lui viendrait en aide.

—Chère Edmée, lui demanda mademoiselle Baltus, ma modestie demeure est-elle de votre goût ?

—On n'en saurait rêver de plus charmante... répliqua la blonde enfant. Il est impossible de ne pas s'y plaire...

—Je m'y plais en effet beaucoup, et je ne la quitterais qu'avec un vif chagrin.

—Y a-t-il longtemps que vous demeurez ici ?...

—Environ quatre ans.

—Vous devez alors connaître tout le monde à Melun.

—Détrompez-vous... Mon pauvre frère et moi nous vivions très retirés. Nous nous suffisions l'un à l'autre... Nous préférons notre intérieur aux réunions mondaines, et je sais qu'on nous accusait d'être un peu sauvages...

—Ce doit être bien bon, la vie intime !...

—Pour moi c'est la meilleure de toutes les existences... Un jour, vous en connaîtrez le charme...

—Est-ce une jolie ville, Melun ?

—Un peu sombre, un peu triste, comme la plupart des petites villes de province, mais les alentours sont délicieux...

—Vous les parcourez souvent ?...

—Presque chaque jour... Un de mes grands plaisirs est de visiter les chaumières... Tous les pauvres sont mes amis... Je suis la sœur de ceux qui souffrent...

—C'est bien, cela ! C'est beau !... fit Edmée avec enthousiasme.

—Qu'y a-t-il de plus naturel ? A quoi servirait la fortune si l'on n'en consacrait pas une bonne part à soulager de secrètes misères ?

—Ah ! vous avez raison, mais j'ai grand'peur que tous les riches ne pensent pas ainsi...

—Tant pis pour eux... Ils se privent d'une jouissance incomparable...

—Mais, dites-moi, reprit timidement Edmée, au chevet de vos malades, vous devez rencontrer parfois des médecins...

—Sans doute, et je les fais appeler moi-même quand la situation me semble grave.

—Y a-t-il plusieurs médecins à Melun ? poursuivit Edmée qui touchait à son but.

—Oui, plusieurs... répliqua mademoiselle Baltus, un peu surprise des questions de sa nouvelle amie.

—Vous savez leurs noms ?

—Oui, ma mignonne... Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

Une rougeur brûlante couvrit les joues d'Edmée, qui balbutia avec un trouble visible :

—Pour rien, mon Dieu... pour savoir... curiosité pure...

Paula qui commençait à soupçonner vaguement quelque petit mystère, sourit et répondit :

—Ils se nomment le docteur Leroy, le docteur Delahaye, le docteur Stanley ; ce dernier est un médecin anglais homéopathe dont on vante beaucoup le mérite.

Mademoiselle Baltus ne prononçait point le nom de Georges.

Un désappointement profond, presque douloureux, s'empara d'Edmée.

—C'est tout ?... murmura-t-elle. Mais, il me semble...

Edmée fit un violent effort, et demanda, en baissant les yeux :

—Ainsi vous ne connaissez point, à Melun, le docteur Georges Vernier ?

Le sourire de Paula s'accrut.

Elle comprenait tout à fait.

Elle prit les mains d'Edmée dans les siennes, et attachant son plus doux regard sur le visage empourpré de la jolie enfant, elle répéta :

—Le docteur Georges Vernier... En vérité, je suis bien distraite !... J'oubliais le plus distingué et le meilleur de tous !...

#### XIV

##### UNE CONFIDENCE

En entendant la réponse de mademoiselle Baltus, Edmée releva vivement la tête.

Sa figure rayonnait.

—Vrai ? bien vrai ? le plus distingué ? le meilleur de tous ? fit-elle, sans parvenir à cacher son trouble joyeux.

—Certes ! répliqua Paula. Tout le monde sait cela à Melun... Le docteur Vernier a sa place marquée d'avance parmi les illustrations de notre époque... Et l'on n'exalte pas seulement son profond savoir, on vante l'élevation de son caractère, sa loyauté, son humanité... Ce jeune homme est entouré de l'estime universelle, et je suis sûr qu'il la mérite.

—Le connaissez-vous personnellement ? reprit Edmée dont l'émotion grandissait.

—Fort peu... Je me suis rencontré avec lui deux ou trois fois seulement dans la chaumière d'un de mes protégés, mais si je n'ai pu apprécier le savant en de si rares et si courtes entrevues, j'ai pu juger l'homme du monde et deviner l'homme de cœur.

Paula s'interrompit pendant une seconde et ajouta :

—Est-ce que vous le connaissez, vous, Edmée ?

—Oui... répondit la jeune fille d'une voix faible comme un soufle.

—Vous n'étiez jamais venue à Melun... Où donc l'avez-vous vu ?

—A Saint-Mandé...

—Comment ?

—La famille de M. Georges habite Saint-Mandé où j'étais en pension... La maison de ses parents touche au jardin du pensionnat, et les fenêtres de sa chambre dominant ce jardin.

—Ah ! ah !... Et lorsque le docteur était dans sa famille, il passait beaucoup de temps à la fenêtre, n'est-ce pas ?...

—Oui...

—Et tout s'est borné, entre vous et lui, à ces conversations muettes où les regards suppléent aux paroles...

—Non... Une fois, une seule fois et pendant cinq minutes, un jour de promenade au bois de Vincennes, nous avons causé un peu...

—Le docteur a profité de ces cinq minutes pour vous dire qu'il vous aimait ?...

—Et qu'il ne désirait rien tant au monde que de m'avoir pour femme, oui...

—Vous lui avez répondu que vous l'aimiez aussi?

—Je ne m'en souviens plus... Mais je n'oserais affirmer que non...

Edmée, vaincue par l'émotion, se jeta dans les bras de Paula et appuya sa tête sur son épaule.

—Mais votre père? demanda mademoiselle Baltus.

—Il ne sait rien... Plus tard, bientôt, je lui dirai tout...

L'entretien des deux jeunes filles en était là lorsqu'une voix sonore l'interrompit en raisonnant au tournant de l'allée.

C'était la voix de Jacques Lefebvre, accompagné de sa femme, de M. Delarivière et de Fabrice.

—Qu'est-ce que j'avais prédit il y a trois jours? s'écria le banquier. Voilà les futures inséparables dans les bras l'une de l'autre... Elles viennent de se faire, je le parierais de chapermantantes confidences! Peut-on savoir?

Edmée serra vivement la main de sa compagne pour lui recommander la discrétion.

Paula répondit au banquier en riant :

—Nous parlions de vous, cher monsieur Lefebvre.

—De moi! et qu'en disiez-vous?

—Que, si vous êtes le plus aimable des hommes, vous en êtes le plus curieux.

—Méchante!... mais rira bien qui rira le dernier! Ah ça!

ma railleuse amie, quand reprendrons-nous l'intéressante conversation coupée en deux par un coup de cloche?...

—Plus tard... Pour le moment, je propose une promenade en canot.

—Oui... oui... fit Edmée toute joyeuse comme un enfant qu'elle était encore. Une promenade sur la rivière...

—Ce sera délicieux... appuya madame Lefebvre.

—Je vais donner l'ordre d'aller nous chercher une embarcation, reprit Paula.

—Chargez-moi de ce soin, mademoiselle, dit Fabrice qui trouvait à la fois le prétexte de s'absenter et le moyen de voir Claude Marteau. Je suis expert en fait de sport nautique, et je pourrai choisir un canot solide et convenable.

—Faites donc, monsieur Fabrice... Nous vous remercions d'avance.

Le jeune homme quitta la villa et se dirigea vers l'établissement de la veuve Gallet.

Chemin faisant son esprit inventif et toujours en travail lui suggéra un plan ingénieux.

—Ce qu'il faut en tout, se dit-il, c'est d'éloigner de Melun ce dangereux personnage. Une fois qu'il sera sous ma main et dans une dépendance, je saurai le faire parler... ou, s'il le faut, le contraindre à se taire...

FIN.

POUR PARAITRE DANS LE PROCHAIN NUMERO :

## LE SERMENT DE PAULA

LA

### BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B P. 138

MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Goëlette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates

- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancrede de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoies
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Epave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghon
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrefitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yégo
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared

- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duvernay
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts
- 26 Bon sang ne peut mentir
- 27 Valérie

VOLUME III

- 1 Une Evasion à la Guyane
- 2 Les Millions du Nabab
- 3 L'Arme Révélatrice
- 4 Le Comte d'Olligny
- 5 Le Parricide
- 6 Vingt ans à la Bastille
- 7 Nélida
- 8 Ginevra
- 9 Le Médecin des Folles, 1re série, L'Hôtel du Grand Cerf
- 10 2e série, Une Erreur Judiciaire
- 11 3e série, Jeanne la Folle

# AU BON MARCHÉ

## MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

### GRANDE VENTE A BON MARCHÉ

#### LA BALANCE DE NOS CHAPEAUX EN PAILLE

Chapeaux pour Dames dans les derniers styles, 25 cts. Chapeaux matelots pour enfants réduits à 25 cts. Chapeaux de paille pour hommes réduits à 25 cts. Chapeaux Yokohama, 5 cts. la pièce.

OMBRELLES ET PARASOLS. — Parasols dans les derniers goûts, 38 cts. Parasols en dentelles, différentes couleurs, 50 cts. Ombrelles pour enfants, couleur, 25 cts.

VENTE SPECIALE—5000 verges de dentelle noire Chantilly 12 pes. de large à 25 cts. la verge.

Sans préjudice, la maison par excellence pour Gants en kid, Gants en soie, Gants et Menottes en fil, est AU BON MARCHÉ, a été donné pour la moitié de leur valeur réelle.

Tous nos soies, satins, grenadines, cachemires, etc., réduction de 25 pour cent pendant la semaine prochaine.

GRANDE VENTE A PRIX REDUITS—Tapis Bruxelles, Balmoral Brussel, Tapis Tapestry, Tapis en laine, Mattes, Rugs, Tapis en corde et en cocoa, corniches, rideaux une grande variété.

UNE REDUCTION DE 20 POUR CENT Prêlarts anglais, Linoleum, Silentum, dans toutes les largeurs et patrons recherchés. Tous nos prêlarts américains et canadiens réduits de 20 pour cent. Venez tous visiter le Bon Marché et doubler la valeur de votre argent.

# MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

## 1869, RUE NOTRE-DAME, 1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire.

### Loterie Nationale de Colonisation

TIRAGE DU 20 JUILLET

1757 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX.

Le Secrétaire, S. E. LEFEBVRE, 19 rue St-Jacques, Montréal

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

### BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

865, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

**CASTOR-FLUID** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

**ECURIE BALMORAL** M. ST-JEAN, Propriétaire  
115, rue St-Hubert.

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Écurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

### LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services: nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par M. J. BISSARD & C<sup>ie</sup>, 49 rue St-André, à Montréal. Ce Journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode: toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles: elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du Journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus qu'un très petit nombre de copies des deux premiers numéros parus.